

Action

Poétique 188

Allemagne

Chine

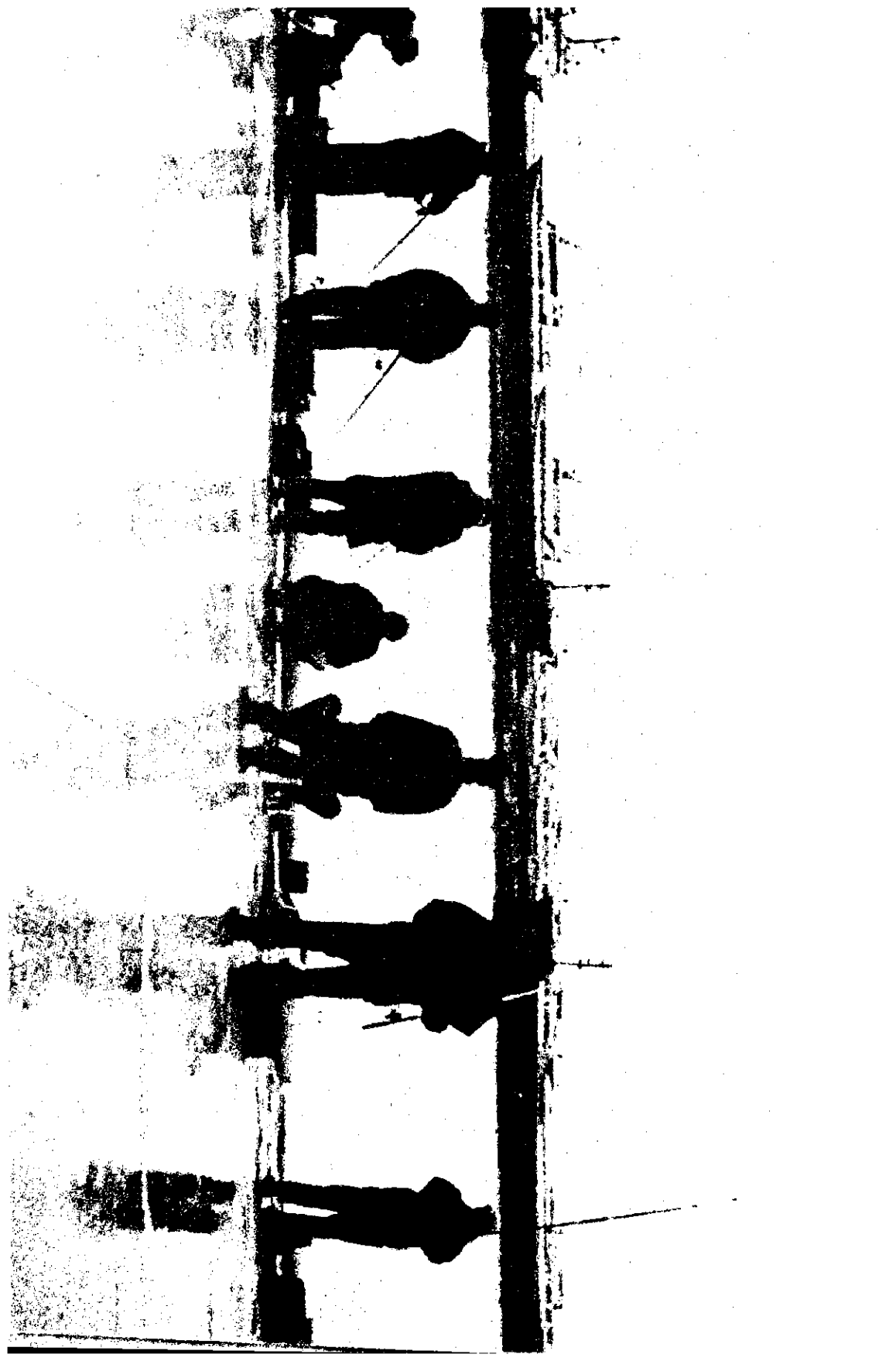
France

Pologne

Vietnam

Jean-Pierre Balpe / Jean-François Bory / Alain Cressan / Jerzy
Franczak / Hoang Hung / Estelle Jouili / Stéphanie Marini / Mo Fei /
Franz Mon / Virginie Poitrasson / Jude Stéfan / Lucien Suel-Alexandre
Ikonnikov / Christophe Tarkos / Guy Viarre / Dorothee Volut





Jude Stéfan
Cinq H~vernoux

Jean-François Bory ~ 6
Le Métronome d'Erik Saue (extraits)

Guy Viarre **10**
Le mom~ du monde (extraits)

Allemagne+Chine **16**
+France+Pologne
+Vietnam

Franz Mon
9 wort~n~tn
traduction Heike Fiedler, Vincent
Barras, Marina Salzmann

Mó Fei
La boîte, à ouuh (extraits)
~aduction Chu Shu Fer*

Jerzy Franczak
Six polm~
traduction de l'auteur

Hoang Hung
Cauchemars
traduction Nguyen Ngoc Giao,
Tran Thien Dao

Poèmes **45**
Jean-Pierre Balpe/Alain Cressan/
Estelle Jouili/Stéphanie Marini/
Virginie Poitrasson/Lucien Suel &
Alexandre Ikonnikov/Christophe
Tarkos / Dorothée Volut

188

Sommaire

Actualités//Chroniques — 72

Chronique & Poésies // **Claude Adelen**

lettre à Isabelle Garron, Aragon à l'œuvre

<a-chronique (7)> // **Éric Houser**

Koa-2-9 // **Nadine Agostini**

...et compagnie // **Christophe**

Marchand-Kiss

Voix, etc... // **Jean-Pierre Bobillot**

Revue & Revues // **Yves Boudier**

Journal // **Joseph Julien Guglielmi**

Lire _____ 95

Couverture 2 // *Pêcheurs à Yalta*

photo **Evgueni Strelkov**

Couverture 3 // *Le mot à ne pas oublier :*

de toute manière (Bertolt Brecht)

Liliane Giraudon

Couverture 4 // *Soupe chinoise au*

« bouillon délicieux » (Gaotang), crevettes

et choux H.D.

UNE SOIRÉE HUGUETTE CHAMPROUX

À l'occasion de la sortie, aux Éditions Le Bleu du ciel, de « Off », une anthologie de textes d'Huguette Champroux (disparue en 2003), une soirée hommage se tiendra à Paris, le vendredi 22 juin 2007 à 20h à la galerie *éof* (15 rue saint fiacre 75002 Paris, M° grand Boulevard), entrée libre, en présence de nombreux écrivains, poètes et ami(e)s. En partenariat avec les revues *Action Poétique*, *IF*, et avec la Biennale Internationale des poètes en Val-de-Marne. Programme et informations sur le site <http://editionlebleuduciel.free.fr>

A.P. 189 SEPTEMBRE 2007

Hélène Bessette, Hans Faverey, poète néerlandais des années post-Lucebert (post-« expérimentaux »), traduction, présentation Erik Lindner/Eric Suchère & Paul Nagy, Nichita Stanescu, François Cariès, Laure Limongi, Emmanuel Tugny, Benoit Legemble, Fabien Claude-Marie, André Gache...

Joyeux Noël

àTous paix et salut corses !
Gaieté Splendeur Calme Horreur
- du barricadé contre Noël
sa gri~ille suicidante
font les Saioens par
l'expulsion d'Adam
proches ì mon coeur
vos Mots plus alliés que jamais
un banc vide me ressemble
amants envoilés à l'/*clair
multiple
avec tendresse et plus encore
comme ne périssant qu'un jour lointain
enseveli dans les draps
le linceul ou la nuit
en ces lieux bas
la Famille pue en b~eries en rigolades
quand passe honteux le convoi

II

Les Eboueurs

en peinture cela s'intitulerait :
italique, guillemets, tirets :
Que ne passent plus les Eboueurs
rend ~comme un pêcheur
dans sa barque amarré
deux voiles brunes
au marais d'enfer

à mes moins trente-deux-ans
-et peut-être jadis rat
qui "pense" Temps, l'Été, en son
délire labyrinthique ?
est-ce la neige, est-ce une grève ?
ces fenêtres aveuglées
nous répudient
Vie de = Vide
Vide médiocre

III

japonaise

la dernière fois très âgé
c'était un jour de vent
avec la belle Yuko je
savais où poser le menton
à la faire pâmer Elle
avait à l'oreille une rose
et n'était pas épilée un
double collier un bracelet
ornaient sa nudité je revois
un vase une large glace en
Elle pleurait ma jeunesse
de ses fins doigts qui voulait
m'empêcher de mourir par son
sourire, Elle si brune

IV

Vous & Nous

Vous les Chanteurs qui mîtes
Jodelle aux Enfers votre
douceur des choses nous toucha peu
nos baisers de secondes élargies en minutes

sicares de Vénus
dardant leur vertu
vers les Margot les Elisa écroui~es
aux parfums de Sab/~e
tant les poèmes toujours hèleront
femmes et fleurs plutôt
que vos communs paysages
trop distants des mains et prunelles
qui les cueillent les palpent
Nous les blasphémateurs
contre l'Indignité



loin Weimar

ach Berlin (berline) Mutilés
tonnes de ferraille
flagrantes Ruines
enlaidis de géraniums
un demi-siècle tout disparaît
cabarets et refi'ains
seuls Tes poètes y chantèrent vrai
Meh-ring-dnatz
Vivants et Cadavres
se croisent et sourient
suie lèpres et loques Filles
balançant leur sac
Mannequins aux longs cils
Ici l'on est chez soi
Rouille et Néant
sous l'oeil de nos dieux infernaux
Belz6buth Béliat
Seigneur du fumier ou Vant-rien
les chasses du Bien !

— 7

la lumière
du ciel
couleur
de ciel

l'été
la mer
la fille qui riait
l'été

le ciel
couleur
de ciel
la fille qui riait

adossée
à une rambarde
la mer brassée
par l'hélice du bateau

brassée
par l'hélice
du bateau
lamer

couleur
du ciel
la fille qui riait
adossée

derrière elle
lamer

brassée par
l'hélice du bateau
la fille qui riait
la fille qui riait
adossée
couleur du ciel

br~\$\$ée

par
l'hélice
du bateau

qui riait
couleurduciel
brassée
par l'hélice du bateau

par l'hélice du bateau
par l'hélice du bateau
couleurdelamer
brassée

Venise
crépuscule
crépuscule
crépuscule

rougeoiments
palais
vitres
reflets

lagune
reflets
frangedefeu
palais

façade
reflets
reflets
palais

apaisement
ombre
ombre
venise

palais
palais
vitres
rougeoiment

rougeoiment
vitres
reflets
palais

cT6puscule
reflets
vitres
palais

Ve.mlse
apaisement
ombre
palais

lagtme
ombre
ombre
ombre

extraits

NOTE

Guy Viarre est né en juin 1971 dans la Somme. Il se suicide à l'âge de trente ans, le 17 octobre 2001 à Tarbes, dans les Hautes-Pyrénées où il vivait depuis l'enfance. Sa poésie, d'une rare tension, porte d'emblée la langue à son point de rupture – et d'exténuement.

Guy Viarre n'a publié que deux livres de son vivant, *Devant le sel* et *Finir erre*, aux éditions Unes. Depuis sa disparition en 2001, son œuvre inédite est publiée et en cours de publication chez deux éditeurs : Grèges (*Don't call me worthy*, 2002 ; *Le livre des parois*, 2005) et Fissile (*Sans un*, 2004 ; *Pire*, 2005 ; *June*, 2007 ; *Dire je meurs*, à paraître). Un volume important, *Tautologie une et autres textes*, vient en outre de paraître aux éditions Flammarion.

Le moins du monde a probablement été rédigé en 2001. Le texte intégral de ce poème est à paraître aux éditions Grèges en 2008.

Cédric Demangeot

ne pas rééduquer la mâchoire tri qui se fait par
déboires du silence selon qu'il arraisonne la
mâchoire

lits des deux morts la solution la reptation
malgré les chiens dans la maison et à travers
malgré la crevasse et l'escarre

période
retable du poème fixe invaginé cette
départition à cuire recuire à l'espace
recuit au dur désir de l'arracheur

écoute ta langue comme à ces copeaux quand tu écris
tare ta langue la vie d'être en danger
plus de vie la
taciturnité au cadavre du vif – l'avoir obscur pour les
yeux

il existe des choses plissées il faut vivre avec il faut les descendre

malgré les chiens malgré les serpillières de mère
la trace la broussaille et mon lit vide

la profondeur du bleu - les choses restent du
monde

venir contre soi tout sauf possible sauf avec les
ver ticales vertèbres la nuit sans pouvoir passer
pour séparer

le métier ~ tisser
la profondeur du bleu
les choses restent du monde
comme au commencement avec les poules avec
le linge gr/~ge moment quand la rivière bascule
dans sa peau fait des signes

Allemagne+Chine+France+Pologne+Vietnam

Franz Mon

Franz Mon est en 1926 à Francfort-sur-le-Main. Il a travaillé pendant de nombreuses années dans une maison d'édition. Premier recueil «Artikulationen»¹ (1959). Depuis les années 50, ramification de ses travaux poétiques en textes verbaux, visuels et acoustiques. Depuis 1962, création de 16 pièces radiophoniques, genre «Neues Hörspiel», dernière création : «ausgeartetes auspunkten»² (2007). Reçoit le prix Karl-Sczuka en 1971, 1982 et 1996. Nombreuses expositions de ses textes visuels, réunis également dans le livre «Knöchel des Alphabets»³ (1989). Les textes verbaux depuis 1951 se trouvent réunis dans «Geammelte Texte»⁴, 4 vol. (1994-1997), ainsi que «Nach Omega undsoweiter»⁵ (1992), «Wörter voller Worte»⁶ (1999), «Freiflug für Fangfragen»⁷ (2004).

1 « articulations »

2 « surassement dégénéré »

3 « jointures de l'alphabet »

4 « recueil de textes »

5 « après omega etc:et:era »

6 « mots pleins de paroles »

7 « vol libre pour questions pièges »

stratégie de mot n° 1

des mots aplatis, passés à tabac, de tordus qu'ils étaient, redressés, mis en lumière dès qu'on se penche, oubliés dans l'abajoue, pas de courant, pas de mael-ström sous la langue, taillés ~t la cisaille ;t tôle, crénelures irrégulières de droites minuscules aux bords tranchants.

stratégie de mot n° I

des mots aplatis, passés
à tabac, de tordus qu'ils
étaient, redressés, mis
en lumière dès qu'on
se penche, oubliés
dans l'abajoue, pas de
courant, pas de mael-
ström sous la langue.
taillés ~, _ h cisaille à tôle,
crénelures irrégulières
de droites minuscules
aux bords tranchants.

stratégie de mot n° 2

si tu réussis à faire dire à quelqu'un le contraire de ce qu'il veut dire avant même qu'il ne sorte un mot, tu seras surpris de la quantité de mots que tu ne connais pas, bien qu'ils te paraissent familiers. si l'un reste coincé derrière les dents, introduis deux doigts entre les rangées de dents et retire-le avant qu'il ne disparaisse dans la gorge.

stratégie de mot n° 2

si tu réussis à faire dire
à quelqu'un le contraire
de ce qu'il veut dire
avant même qu'il ne
sorte un mot, tu seras
surpris de la quantité de
mots que tu ne connais
pas, bien qu'ils te
paraissent familiers. si
l'un reste coincé derrière
les dents, introduis deux
doigts entre les rangées
de dents et retire-le
avant qu'il ne
disparaisse dans la
gorge.

stratégie de mot n° 3

/t chaque mot que tu as utilisé une fois, tu devrais donner un nom, grâce auquel, s'il devait refaire surface, tu le reconnais, de sorte que, selon le succès qu'il a eu jadis, tu puisses le caresser ou le battre, l'embrasser ou le mûcher, le bousculer ou le soutenir, si tu as souvent affaire aux mots, tu devrais établir une liste de leurs no/ns, te permettant de contrôler quel mot mérite son nom. puisque, opportunément, les noms aussi sont faits de mots, tu dois veiller à ne pas utiliser les noms au lieu des mots. c'est seulement lorsque tu auras pris l'habitude de t'en sortir avec peu de mots que tu pourras aussi utiliser les mots comme leurs noms.

stratégie de mot n° 3

à chaque mot que tu as utilisé une fois,
tu devrais donner un nom, grâce
auquel, s'il devait refaire surface, tu le
reconnais, de sorte que, selon le
succès qu'il a eu jadis, tu puisses le
caresser ou le battre, l'embrasser ou le
mûcher, le bousculer ou le soutenir, si tu
as souvent affaire aux mots, tu devrais
établir une liste de leurs noms, te
permettant de contrôler quel mot mérite
son nom. puisque, opportunément, les
noms aussi sont faits de mots, tu dois
veiller à ne pas utiliser les noms au lieu
des mots. c'est seulement lorsque tu
auras pris l'habitude de t'en sortir avec
peu de mots que tu pourras aussi
utiliser les mots comme leurs noms.

stratégie de mot n° 4

percer un o avec un i dans l'attente de voir l'air s'échapper avec un bruit qui peut se déterminer à l'aide de diverses consonnes comme a) battement d'une queue de poisson sur un hachoir humide, b) grattement d'un ongle derrière l'oreille, c) frottement de sillons cutanés contre sillons cutanés, d) sifflement à travers l'espace d'une dent manquante, e) mouvement descendant d'un couteau tranchant, f) écoulement de sang dans une altitude vide d'air, g) succion des lèvres sur un tuyau de plastique ou sur le bout d'un doigt.

stratégie de mot n° 4

percer un o avec un i dans l'attente de voir l'air s'échapper avec un bruit qui peut se déterminer à l'aide de diverses consonnes comme a) battement d'une queue de poisson sur un hachoir humide, b) grattement d'un ongle derrière l'oreille, c) frottement de sillons cutanés contre sillons cutanés, d) sifflement à travers l'espace d'une dent manquante, e) mouvement descendant d'un couteau tranchant, f) écoulement de sang dans une altitude vide d'air, g) succion des lèvres sur un tuyau de plastique ou sur le bout d'un doigt.

stratégie de mot n° 5

les mots que tu as sur le bout de la langue, les stocker dans la bouche jusqu'à ce que sa cavité soit complètement remplie, bien enduire en même temps les mots de salive pour qu'ils ne frottent pas ni ne coincent, mais se superposent doucement, tu t'étonneras de voir combien de mots une bouche peut contenir et combien de temps il faut pour qu'ils traversent la masse qui s'agglutine ainsi l'un des tout premiers soit finalement quand même poussé entre les dents jusqu'au-delà des lèvres.

stratégie de mot n° 5

les mots que tu as sur le bout
de la langue, les stocker dans
la bouche jusqu'à ce que sa
cavité soit complètement
remplie, bien enduire en même
temps les mots de salive pour
qu'ils ne frottent pas ni ne
coincident, mais se superposent
doucement, tu t'étonneras
de voir combien de mots
une bouche peut contenir et
combien de temps il faut pour
qu'ils traversent la masse qui
s'agglutine ainsi l'un des tout
premiers soit finalement quand
même poussé entre les dents
jusqu'au-delà des lèvres.

stratégie de mot n° 6

tous les mots qui sont exactement centrés autour d'un o de façon que devant cette voyelle se trouvent autant de lettres que derrière, les enfile sur un fil rouge percé à travers le o, si bien qu'une chaîne en résulte, dont la longueur dépend de ta fantaisie, de ta familiarité avec les cliques des mots, de la composition des cendres entre les pieds d'une chaise. de l'usage de la chaîne dépendrait le fait de savoir si les mots monosyllabiques, dans lesquels le o est précédé, respectivement suivi d'une seule consonne, tandis que l'autre consonne - derrière ou devant le o - est remplacée par une pause, sont placés au milieu, à la fin ou au début.

stratégie de mot n° 6

tous les mots qui sont exactement centrés autour d'un o de façon que devant cette voyelle se trouvent autant de lettres que derrière, les enfile sur un fil rouge percé à travers le o, si bien qu'une chaîne en résulte, dont la longueur dépend de ta fantaisie, de ta familiarité avec les cliques des mots, de la composition des cendres entre les pieds d'une chaise. de l'usage de la chaîne dépendrait le fait de savoir si les mots monosyllabiques, dans lesquels le o est précédé, respectivement suivi d'une seule consonne, tandis que l'autre consonne - derrière ou devant le o - est remplacée par une pause, sont placés au milieu, à la fin ou au début.

stratégie de mot n° 7

6gratigner des descriptions : leurs peaux gonflées, tendues se déchirent sous le toucher délicat, l'écume des mots se répand comme le plantain, passer le long de la déchirure tremblante avec la langue: les bulles, les fils collés aux corpuscules tactiles s'étalent contre le palais, jusqu'à être rejetés par la salive au fond de la mémoire.

stratégie de mot n° 7

égratigner des descriptions : leurs
peaux gonflées, tendues se
déchirent sous le toucher délicat.
l'écume des mots se répand
comme le plantain, passer le long
de la déchirure tremblante avec
la langue : les bulles, les fils collés
aux corpuscules tactiles s'étalent
contre le palais, jusqu'à être rejetés
par la salive au fond de la
mémoire.

stratégie de mot n° 8

au milieu d'un mot, commencer une nouvelle phrase, dont on ne peut envisager ni par conséquent prévoir vraiment la fin. toutefois, ne pas laisser tomber le mot commencé, interrompu, mais l'accomplir en pensée comme exemple de la façon dont on pourrait réaliser un accomplissement, même si le discours n'est pas encore achevé, voire ne paraît même pas pouvoir l'être.

stratégie de mot n° 8

au milieu d'un mot,
commencer une nouvelle
phrase, dont on ne peut
envisager ni par consé-
quent prévoir vraiment la
fin. toutefois, ne pas laisser
tomber le mot commencé,
interrompu, mais l'accomplir
en pensée comme exemple
de la façon dont on pourrait
réaliser un accomplisse-
ment, même si le discours
n'est pas encore achevé,
voire ne paraît même pas
pouvoir l'être.

stratégie de mot n° 9

essaie de te rappeler tous les noms qui furent jamais utilisés à ton égard, ux auxquels tu as été exposé un jour, ux que tu as toi-même un jour inventés, ceux que tu aurais préférés aux noms effectivement employés ; ceux qui se sont révélés être des illusions ; ceux qui ont passé en mains étrangères; ceux qui ont été formés dans ton dos; ceux qui étaient introuvables lorsqu'il n'y avait plus une minute à perdre ; ceux dont le noyau était aussi dur que l'enveloppe ; ux que tu ne reconnaîtrais pas, s'ils t'étaient offerts aujourd'hui encore une fois.

stratégie de mot n° 9

essaie de te rappeler tous les noms qui furent jamais utilisés à ton égard, ceux auxquels tu as été exposé un jour, ceux que tu as toi-même un jour inventés, ceux que tu aurais préférés aux noms effectivement employés; ceux qui se sont révélés être des illusions; ceux qui ont passé en mains étrangères ; ceux qui ont été formés dans ton dos; ceux qui étaient introuvables lorsqu'il n'y avait plus une minute à perdre; ceux dont le noyau était aussi dur que l'enveloppe; ceux que tu ne reconnaîtrais pas, s'ils t'étaient offerts aujourd'hui encore une fois.

(extraits)

Il y a des génies du 100 mètres et des héros du marathon, la majorité des poètes sont tout au plus des amateurs de sport matinal, qui peuvent, ou non, persister.

D'un seul coup, Homère a chanté deux poèmes épiques, nous ne pouvons qu'écouter, sans mot dire.

Chacun des grands maîtres portent de nombreux parasites sur son corps.

Facile de prévoir la fin d'une tragédie : les belles n'ont toujours pas d'avenir.

Certains viennent de se réveiller, d'autres de se coucher, chacun a son heure.

N'importe quelle feuille est difficile à atteindre par la langue d'un poète.

L'érudition est une bonne chose, sans doute, mais un échaffaudage d'érudition ne pourra jamais vous porter jusqu'au toit de la poésie.

Mémoriser et oublier constituent la respiration du cerveau d'un poète.

Légume sauvage : personne ne s'en occupe, il faut donc qu'il soit persévérant.

D'abord, il y eut Shakespeare, puis Shakespeare devint Hamlet.

Nombreux sont les moyens efficaces pour rendre l'inutile langage encore plus inutile, les poètes en ont choisi un par hasard.

Il y a réellement deux feuilles identiques : l'une existe, l'autre n'existe pas.

Les photos sont identiques, pas forcément réelles.

Le présent ne peut rien prouver.

La neige n'est la neige que dans un lieu froid et calme.

La stupidité n'est pas une chose simulée.

La mort est un seuil en tant que tel : inconnu avant d'être franchi, il reste inconnu au moment où il est franchi.

Seule la poésie nous montre où se trouvent les terres non cultivées de la langue.

Socrate nous fait penser aux vices de l'humanité ; les vices de l'humanité, en revanche, nous font penser à Socrate.

Tu vois un ciel avec un seul nuage, j'en vois un avec deux nuages, à quoi bon se disputer

Au coucher du soleil, les montagnes composent leur silhouette, les nuages perdent leurs couleurs.

L'érudition produit plus souvent l'arrogance que la vertu.

Chacun doit mourir, telle est la raison d'être des philosophes, si personne ne mourrait, la philosophie n'aurait plus aucun rôle à jouer;

Dans son petit espace, une boîte d'allumette rêve de contenir le monde entier, telle est, de même, l'ambition du poème.

Quand on marche, l'un des pieds ne se repose pas, quand on s'arrête, les deux pieds sont occupés.

Les traces de gomme sur le papier montrent les difficultés de la pensée.

Personne ne meurt à cause de son silence, on peut perdre la vie pour avoir trop parlé.

La douleur est aussi mince qu'une feuille de papier, son poids est différent selon les individus.

Ceux qui vivent pour l'honneur, comme font-ils face à ceux qui meurent pour la même cause ?

C'est de ma faute si la feuille que je tiens est semblable à celle qui est dans ton regard;

Les tigres en cage sont les plus dangereux.

L'amour, dirait-on, a un tgrio d' ennemis, la famine, le temps et le poison.

Regarder le monde d'un oeil, chercher le pourquoi d'un autre.

De tout, le temps est la chose la plus précieuse, sans laquelle la vie ne sert pas à grand chose.

Les circonstances difficiles ont une seule et même couleur.

Connaître et ignorer sont deux trous qui se situent juste côte à côte.

La plupart du temps a été gaspillé.

On travaille pour le repos.

Ce qui ne peut être expliquer en une phrase ne peut pas compter sur toute une bibliothèque.

Supposons que le temps soit l'Egypte elle-même, comment en sortir ?

Rien ne se produit dans une vie sans un lien avec la morft.

J'ai un agenda, comme j'ai oublié de prendre des notes, il est encore vide.

Entre l'âme et la chair, le corps une veste mendiée.

Ce n'est pas la vie, c'est la mort qui invente l'avenir d'un être humain.

Le jugement du temps est valable tout le temps.

Il y a un petit lac, là-bas, avec le beau temps, il se voit facilement, avec la bonne humeur, si non.

Les sceptiques se font souffrir

Il existe l'anglais à l'américaine, mais aussi le football, les tanks, la logique, etc. l'américaine.

Georges W. Bush s'est fait construire une station d'essence personnelle, mais elle porte un nom étranger ; l'Irak.

Les glaces sont transparentes, ce qui se trouve derrière est opaque.

Sur le terrain des langues, la métaphore est un empereur récessif

Le dictionnaire est un marché aux puces, les trucs anciens sont appréciés, les nouveautés restent marginales.

On ne déteste pas les produits étrangers, les soldats ne sont pas inclus.

Jean-Paul Sartre peut s'autoriser à regarder le monde de travers.

Les avions ont peur des oiseaux, pas le contraire.

Je sais à peu près où s'est écoulé le sable, ce que je ne sais pas, c'est comment retrouver le temps qui s'est écoulé avec.

Dans un sablier, le temps peut se répéter.

Les chefs-d'œuvre ont tous grandi dans une maison d'orphelins.

Normalement, l'auteur est le seul outil de son œuvre.

Photographie, ici la compilation a changé de nom, on l'appelle photographie.

Il y a des roses qui portent le nom d'un rythme.

Les tulipes qui n'ont pas donné de bénéfices sont les vraies.

Une prouesse, important de savoir à qui elle appartient.

La mer pourrait se calmer, elle ne pourrait pas s'arrêter.

L'arbitre sans erreur de jugement reste anonyme toute sa vie.

*Mo Fei, né en 1961 à Pékin où il vit. Diplômé de littérature chinoise. Nombreuses publications.
Invité de la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne en 1997 et 2004.*

Dernier poème sur ce sujet

1

Rien ne rime, même pas les ténèbres de Cracovie
par dessus la courbe des toits et des poubelles.
Nous restons dans cette lumière de bordel,
les cordes de la pluie sonnent sur le parapet, se
défont en noeuds plus petits, presque in~isibles.

Nous venons l'un vers l'autre, des deux extrémités
de la ville et en retard de quelques minutes, de quelques
rues - précisément, pour nous rencontrer à l'heure.

2

Tu n'es pas là. Bizarre, comme la confession
dans un compartiment business, la conjuration
oubliée, l'injure, qui ouvre la porte de la maison.

~etour\$

Nous nous sommes montrés des étoiles de glace
des fleurs couvertes de neige
Accroupis comme des enfants au bord du ruisseau
nous avons soufflé sur nos mains gelées
La neige a fondu elle s'est inliloés dans la terre
puis de nouveau elle est tombée du ciel

Langues du glacier

Tu te taisais j'ai entendu comment
Tu taisais ce mot j'ai entendu comment

notre chameau après trois jours
apprenait à parler une langue humaine
il a même juré en polonais

le vent sec a emporté notre enfant
par dessus les palmes tordues par l'alcool

il est né ici
mais il rit et pleure
dans une langue étrangère

L'ombre

Par la fenêtre on voit l'ombre du Wawel –sales, gris
foncé, les murs – et le merle se répand : et ceci et cela...

Nous ne dormons pas, la ville comme la ville, météo-radio,
je t'aime, tu entends le voisin faire son omelette ?

Ce serait bien de la musique lisible et des notes invisibles
par exemple "c'est le piano qui est saoul, pas moi"

Hier je me suis perdu dans ce bistrot, j'allais derrière
l'Ombre et l'Ombre m'a dit : "ne me suis pas".

Je me suis soudain réveillé dans le téléférique
dans la Volvo du chef, dans un bazar turc.

Je me suis réveillé pendant la leçon pour entendre
mes propres mots : "Mesdames, Messieurs, c'est tout".

Rêve

Personne pour nous trouver ici
Charades escaliers entresols

Sa peau serrée par une fermeture éclair Dents
D'or et tiroir au long de la colonne vertébrale

Je la déshabille
Au dessous du nylon

F.pillosue

Un calembour cauchemardesque -
tu meurs sur place ou tu te blesses.

Tous les vers se concentrent en un seul
croisement, cette mort, cette carambole.

Sauve-toi - dit
un policier bienveillant. Ou reste

et regarde comment finit et commence
la suite des choses après les mots.

Jerzi Franczak, n~ en 1978, vit à Cracovie. Animateur de «vu~, traducteur de poète~ français contemporains. Trois recueils publiés.

Langues du glacier

Tu te taisais j'ai entendu comment
Tu taisais ce mot j'ai entendu comment

notre chameau après trois jours
apprenait à parler une langue humaine
il a même juré en polonais

le vent sec a emporté notre enfant
par dessus les palmes tordues par l'alcool

il est né ici
mais il rit et pleure
dans une langue étrangère

L'ombre

Par la fenêtre on voit l'ombre du Wawel –sales, gris
foncé, les murs – et le merle se répand : et ceci et cela...

Nous ne dormons pas, la ville comme la ville, météo-radio,
je t'aime, tu entends le voisin faire son omelette ?

Ce serait bien de la musique lisible et des notes invisibles
par exemple "c'est le piano qui est saouûl, pas moi"

Hier je me suis perdu dans ce bistrot, j'allais derrière
l'Ombre et l'Ombre m'a dit : "ne me suis pas".

Je me suis soudain réveillé dans le téléphérique
dans la Volvo du chef, dans un bazar turc.

Je me suis réveillé pendant la leçon pour entendre
mes propres mots : "Mesdames, Messieurs, c'est tout".

COMMENT SONT NÉS MES « CAUCHEMARS »

Maintenant que j'ai pu sortir du pays, lire mes poèmes en France, aux Etats-Unis, en Allemagne, que l'un ou l'autre de mes « Cauchemars » sont publiés dans les grandes anthologies de la poésie vietnamienne, oui, même maintenant, les cauchemars me hantent encore. Quand il ne s'agit pas de scènes d'horreur, ce sont des poursuites, des arrestations, des enfermements ou des évasions ratées...

J'ai été emprisonné pendant trente neuf mois (d'août 1982 à la fin d'octobre 1985). Motif défiant toute imagination : diffusion sous le manteau du manuscrit d'un recueil de poèmes de Hoàng Cam qualifié par la sécurité vietnamienne d'« oeuvre réactionnaire » et détention de poèmes « cent fois plus réactionnaires » - il s'agissait des pages de mon journal intime en vers dans lesquelles je notais mes réflexions sur le destin du pays et que je gardais dans un tiroir. Le recueil de poèmes de Hoang Cam, intitulé « Retour à Kinh Bac », était en réalité une suite de plaintes d'un amoureux trahi (par le Parti Communiste, selon des exégètes censeurs). Après le « Doi Moi »¹ (des années 1990) ce recueil est devenu un « best-seller » apportant la gloire à son auteur. Quant à mon journal intime, je n'avais aucune intention de le publier. Il ne sera jamais rendu public pour la simple raison qu'il est bien conservé dans les archives de la Sécurité Publique.

Mille et quelques nuits d'enfermement, de la prison de Hoa Lo (connue du temps de la colonisation française sous le nom de « Maison Centrale » de Ha Noi - dénommée plus tard « Hanoi Hilton » par les pilotes américains prisonniers) au Centre national d'interrogatoires, et enfin, au camp de « ré-éducation et de réforme » de Thanh Cam (haute région de la province de Thanh Hoa), pendant lesquelles, les cauchemars me hantaient pour ainsi dire quotidiennement. Quant aux mille et quelques journées, c'était la tension extrême des séances d'interrogatoires, de la rédaction plusieurs fois recommencée des « aveux », de l'interminable attente de la mise en liberté (jusqu'au début des années 1990,

la loi vietnamienne autorisait le gouvernement à détenir sans aucune forme de procès, pour une durée de trois ans renouvelable, « tous les éléments susceptibles de constituer une menace pour la sécurité nationale »).

Sans la poésie, je le reconnais, je n'aurais jamais pu survivre à cette «Saison en Enfer». La poésie m'a sauvé. Durant l'emprisonnement, des poèmes me traversaient l'esprit, fulgurants. Je les retenais par coeur, et une fois sorti de prison, je les ai transcrits, tels quels, ou en y changeant un mot ou deux. Certains poèmes ont été commencés en prison et achevés plus tard. Après ma sortie de prison, des cauchemars continuaient à me poursuivre pour m'enfermer de nouveau. C'est dans cette situation que d'autres poèmes me sont venus.

En 2002, pour marquer mon 60^e anniversaire, qui co'incidait avec le 40^e anniversaire de mon entrée en poésie et le 20^e anniversaire de mon entrée en prison, j'ai réuni mes poèmes de prison sous le nom de «Cauchemars» pour les incorporer dans mes «40 ans de poésie». Ce recueil a été refusé par deux maisons d'édition officielles en raison précisément de ces « cauchemars ». En septembre 2005, j'ai demandé l'autorisation de publier séparément ces 30 poèmes de « Cauchemars ». 11 fallait attendre « le moment favorable », me disait-on. Comme il est impossible de savoir quand arrivera enfin ce « moment favorable» au Vietnam, je décide aujourd'hui de les rendre publics par les moyens à ma portée : photocopier, envoyer par email à mes amis au Vietnam et à l'étranger, autoriser la publication dans la presse vietnamienne imprimée ou électronique à l'étranger, publier des traductions dans les revues littéraires en France et aux Etats-Unis. Ce faisant, j'espère me libérer de mes cauchemars, comme un homme qui crie pour se réveiller et sortir de ses mauvais rêves.

Hanui, novembre 2005
HOANG HUNG

Traduit par Ngu)'en Nsoc Giao

NUIT BLANCHE

L'assassin aux yeux de merlan frit
Pousse un chant *vong co** à fendre le coeur
Le fabricant de faux médicaments

Ramasse, tremblotant, grain par grain le riz moisi
Le petit voleur de la Gare Centrale
Étrangle, avec un rire saccadé, le violeur pédophile
Trois trafiquants d'opium
Regardent l'ex-secrétaire du Parti danser.

Entrez dans les toilettes
Regardez les noces du Boiteux et de Jambe Tordue
Regardez les deux bandits
Se cherchant l'un l'autre
Des poux dans leurs cheveux

Nuit cauchemardesque

Je ne sais plus où je suis
Les yeux grand ouverts
J'attends l'aurore

Le sol en ciment est jonché de squames de gale.

Traduit par Nguyen Ngoc Giao

* *Vong co* : chant mélo et triste.

LA MORT

Même les poux sont tous partis
Te laissant mourir
Dans la nuit
La bouche pleine de dentifrice

On t'avait pourtant dit et redit
De ne jamais manger de pâte dentifrice
Même sm tu mourais de fàxm

Un corps d'un mètre soixante-dix
Dans un chiffon puant
Ainsi prend fin une vie
De bruit et de fureur

Voici une envolée de mouches.

Traduit par Nguyen Ngoc Giao

COMME, SI

La seule frustration qui me reste
Est de ne pouvoir analyser le mois de l'interminable couloir

La seule aventure qui me reste
Est de m'échapper par les yeux au-delà du toit
Tissé de fils de fer barbelés

La seule joie qui me reste
Est de revivre des rêves étranges et décousus

Le seul désir qui me reste

Est de voir le visage de l'intercoluteur de l'autre côté du mur
L'ultime souhait qui me reste
Est de ne pas connaître, dans la prochaine vie,
La liberté.

Traduit par Nguyen Ngoc Giao

*THACH THUNG (LES LÉZARDS BLANCS) **

Au plafond de la cellule, le couple de lézards, d'un rose diaphane, se chauffe près de l'ampoule électrique. Ils ignorent qu'ils sont en prison. Ils ignorent celui qui, nuit et jour couché sur le dos, en bas, les regarde faire l'amour, nus. Ils ignorent la froidure de cette nuit d'hiver. Roses et diaphanes, ils s'aiment en silence, dans la chaleur de la lampe. Lumière de l'enfermement. Si seulement les humains ne ressentaient pas la honte de la nudité. Si seulement les humains savaient s'aimer au soleil en toute innocence. Comme les lézards. Alors peut-être il n'y aurait plus de prisons. N'est-ce pas, mes lézards ?

Tac. Tong.

Traduit par Nguyen Ngoc Giao

* *Thach Thung (ou Thach Sung) est le nom donné par les Vietnamiens aux lézards (margouillats) qui vivent dans les maisons. C'est l'onomatopée du claquement de langue des lézards. Mais selon une légende, un homme fortuné, au nom de Thach Thung, a été tué. Devenu lézard, il se promène au plafond de son palais, il claque sa langue en pensant à ses richesses perdues : tac. tong.*

UNE JOURNEE ORDINAIRE

En souvenir de deux jeunes prisonniers de T.L,

Levée matinale
J'en entends les cliquetis
Une nouvelle journée côte à côte commence
Salut ma voisine sans visage

S'ouvre brusquement la porte
Changement de finette
 Et se referme
 S'ouvre de nouveau la porte

Aux interrogatoires
 Questions réponses

Jeu de cache-cache
Chat et souris
Ton image ne cesse d'occuper mon esprit
S'ouvre la porte
Qui se referme
Puis s'ouvre de nouveau

Repas
Et se referme
On s'invite à déjeuner par le bruit de vaisselle
Au travers du mur séparant nos cellules

Au bruit de vaisselle lavée suit une sacrée minute de silence présidant ta
toilette
Pudiquement tu te frottes le corps et moi retenant la respiration je me sens
tout fiévreux
Tu étends le linge s'envole alors l'oiseau

S'ouvre de nouveau la porte
 Aveux à coucher sur papier
Désert de page blanche
Chameaux de mots griffonnés
Toujours là ton image

Retour à la cellule
S'ouvre la porte
Qui se referme
Puis s'ouvre de nouveau
Repas
Et se referme
On s'invite cette fois à dîner par le bruit de vaisselle
Au travers du mur séparant nos cellules
On attend impatients la tombée de la nuit
L'heure magique à nous seuls réservée
Toc toc toc je commence puis à ton tour
toc toc toc moi toc toc/toc toc toc toi toc toc/toc toc toc puis je gratte le mur
crac crac toi crac crac moi crac crac crac toi crac crac crac
signaux tacites de nos élans tourbillonnant
sans discontinuité
S'enflamme alors le mur
S'enflamme aussi la nuit
De multiples morceaux de nuit en chute libre
Eparpillés
Désagrégés

Les pleurs entendues à minuit
Sont pour moi ce qui t'identifie

Traduit par Tran Thien Dao

FUITE

Fuite éperdue
Seul dans la nuit
Fuir jusqu'à fléchir les genoux
Neutraliser la solitude
Oublier la peur

La sueur au goût de sel
Suintant entre les dents.
Fuite éperdue
L'illusion d'être vivant
Entendre ses pas
Qui résonnent sur le ciment.
Fuite éperdue
Fuir jusqu'à se démettre les genoux
Fuir de la faim
Jusqu'à plus soif
Fuite éperdue
A ne plus pouvoir se trainer
Fuir jusqu'au sommet des monts
A tordre les chevilles
Fuir dans la boue
A enliser les pieds

Fuite éperdue
Seul dans la nuit
Oublié
De tout l'univers.
Terre endormie
Je suis seul
A fuir sur place
Mon cur bat
La chamade
Quelqu'un l'entend
Qui vient me mordre à la gorge
M'étendre d'un coup de pied
Je plie alors
Les genoux.

Traduit par Tran Thien Dao

QUESTIONS AU BATIMENT DE PIERRE

Tant de pleurs et de gémissements dans ton coeur
Pourquoi demeures-tu si silencieux?

Tant d'essouffements dans tes poumons
Pourquoi demeures-tu si glacial?

Tant de vies gâchées dans tes tripes
Pourquoi demeures-tu si impassible?

Tant d'espoirs dans ta tête
Pourquoi demeures-tu si sombre?

A ces questions le sphinx de ce siècle vingtième
Ne souffle mot.

Traduit par Tran Thien Dao

BATTEMENT DE PAUPIERES

Un mètre carré de mur un univers
Un somme une vie

Traduit par Tran Thien Dao

Hoang Hung, né en 1942 à HungYen (Nord VN), a enseigné la littérature avant de devenir journaliste et traducteur. La plupart de ses poèmes, considérés incorrects du point de vue idéologique et qui lui ont valu un séjour de 39 mois dans différentes prisons, n'ont pu être publiés que très tard grâce à la politique de *Dol moi (Rénovation)*. Ils restent toujours attaqués par la critique officielle et celle des conservateurs.

Hoang Hung a contribué à l'introduction de la poésie moderne occidentale au Vietnam par ses multiples traductions (Rimbaud, Apollinaire, Prévert, Lorca, Pasternak, Ginsberg, Pessoa ainsi que d'autres poètes contemporains français et américains).

Recueils publiés : *Terre ensoleillée* (1970), *Cheval marin* (1988), *Ehomme à la recherche de sa physiologie* (1994), *Parcours* (2005).

(*Cauchemars*, attend toujours un permis de publication.)



BIENNALE INTERNATIONALE DES POÈTES EN VAL DE MARNE

Merci à tous ceux,
poètes
bibliothécaires (T
public
qui ont contribué □
à faire de cette
neuvième biennale
un succès.

Rendez-vous en
2008.

Publications de la biennale :
Eduardo Kac, Hodibis Potax
Anthologie, L'Inventaires des choses.

Commandes, renseignements :
actionpoetique@free.fr



Poèmes

Jean-Pierre BALPE

La vie Poeme

*ce qui suit est un poème
« ce qui se sui~ est un poème » est aussi le titre*

a le contact facile
a quelque chose à voir avec la passion
a rencontré Carlos Valdès Carolyn Johnson Clyde Smith Elizabeth Black Frida
Kahlo dans sa jeunesse
a rencontré John M Balpe dans son magasin appelé stairway
a sans cesse Fictions sur lui
a trouvé son dieu Zoltan Kodaly
a un amour excessif pour la peinture tout particulièrement pour Le bouffon
Juan de Calabazas
a un CV a plusieurs CV
a un frère plus âgé
a une fois encore trouvé son dieu Jean-Yves Bosseur John Lubek John M Balpe
a vécu le reste de ses jours à Sausset-les-Pins
à vingt-neuf ans Elizabeth Black rencontrera Mary Smith Michael Howe
Mustapha Azuela Nadia Boulanger
admire Jean-Baptiste Lully Jean-pierre Hidalgo Jean-Yves Bosseur John Lubek
John M Balpe John Smith
adore les effluves toutes
aime prendre l'initiative de la séduction
aimerait vivre près de la source du Lot
Bill Hickok et John Smith n'ont jamais quitté l'école
bouche méprisante
bouche pulpeuse
c'est aussi l'histoire de Mustapha Azuela Carolyn Johnson Clyde Smith Elizabeth

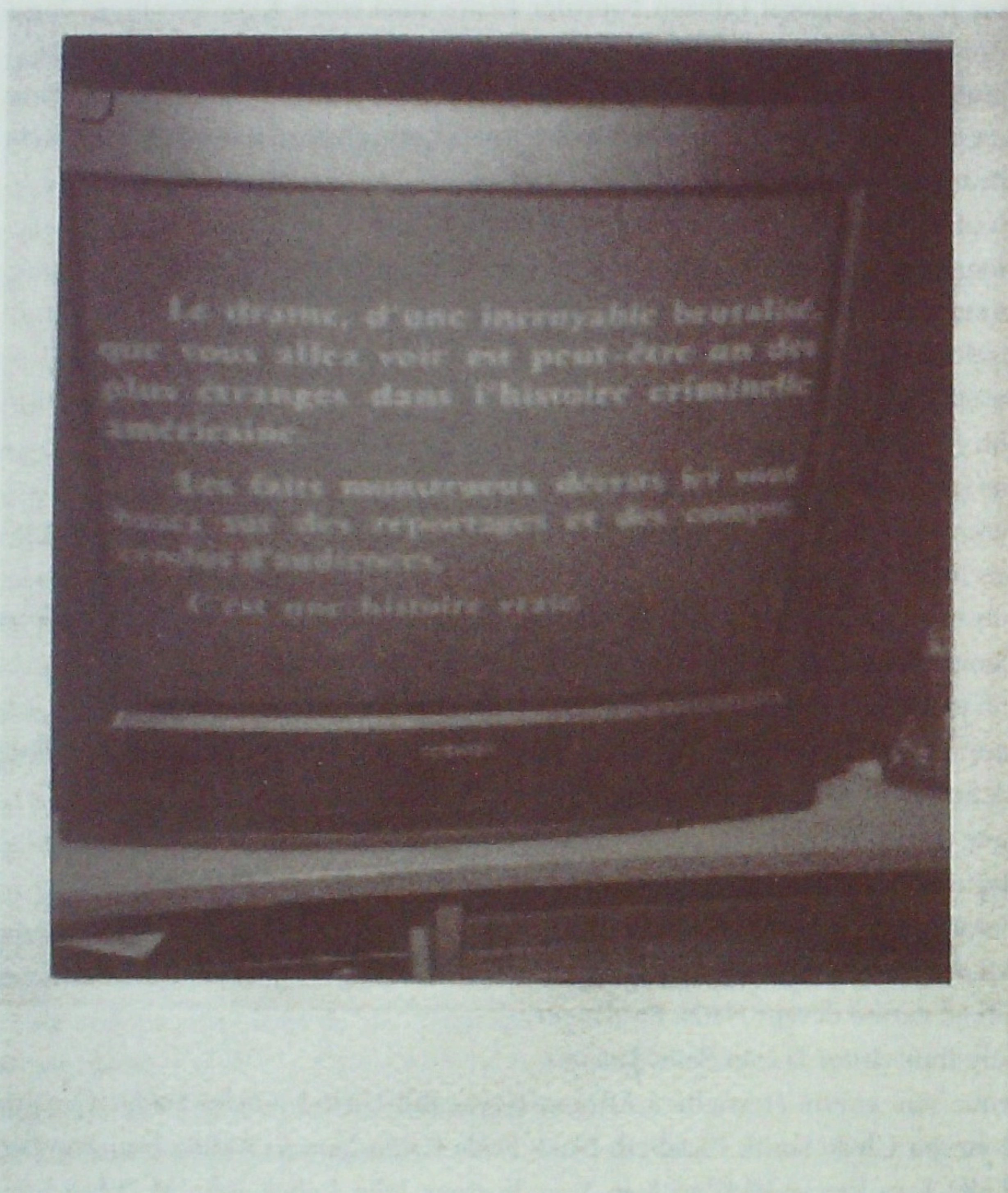
Black Frida Kahlo Ignacio Padilla Jean-Baptiste Lully Jean-Pierre Hidalgo
c'est en écoutant par une obscure soirée d'hiver un air de Nadia Boulanger que
Mustapha Azuela a découvert la musique
c'est en répétant qu'il est si difficile de vivre seulement avec ce qu'on sait que
John Smith s'est fâché avec Pablo Picasso Linda Chavez Lothar Lenz Louise
Fournier
cette rencontre fut inespérée
cherche depuis longtemps un tableau dont le titre serait Appearing
cherche quelque chose quelque'un parfois parfois quelque'un d'autre
cheveux blonds foncés assez clair
collectionne tout ce qui concerne la tour Saint Jacques
comme les romans
considère que la poésie n'a de sens que si elle engage la vie du poète
dans son enfance n'a jamais eu d'amis authentiques
depuis 2001 le bruit court qu'Elizabeth Black a échappé au suicide grâce à
Louise Fournier Carolyn Johnson Clyde Smith Elizabeth Black
des cheveux épais et magnifiques
des traits réguliers
dit souvent la vie s'abandonne à elle-même
du rire dans les yeux
Elizabeth Black est née un dimanche de 1948 à Amsterdam
Elizabeth Black et Alfonso Reyes John Smith Juana Inés de la Cruz Kaya Sarjaho
Lilliann Fournier ont été vus ensemble un jour
en 2001 car-jacking sur Zoltan Kodaly
en hiver 1980 Elizabeth Black décida de ne plus parler d'Ignacio Padilla à Linda
Chavez
en musique John Smith hésite entre Jean-Baptiste Lully et Jean-Yves Bosseur
enseigne depuis dix ans
éprouve de la passion pour les autoportraits
est aventurier politicien pape maçon
est du signe du lion
estime que la poésie n'a de sens que si elle engage la vie
étant donné ça
folle existence de John Smith Juana Inés de la Cruz Kaya Sarjaho Lilliann
Fournier
Frida Kahlo est née un matin de janvier de 1960 à Rio-de-Janeiro
front plein de superbe

gagne sa vie comme vigneron marin enseignant militaire policier pure
il lui suffit de prendre son temps pour jouir du monde
il regarde
il y a tant de fait« dans la réalité d'Élizabeth Black que n'en rapporter que
quelque uns est inepte ou embarrassant
ils ne se quitteront plus
ils se regardent
imagine souvent visiter le département du Lot
joues *t'couées* de fossettes
la première fois que John Smith a fait l'amour avec Linda Chavez Carolyn
Johnson Elizabeth Black Frida Kahlo il n'avait pour elles ni sentiment ni envie
la rêverie est moins cauchemardesque que l'existence
l'amitié a pour Mustapha Azuela une valeur capitale
le grand événement de l'existence d'Elizabeth Black fut son séjour de plusieurs
mois en août 2000 à Rome
le jour où Lilliann Fournier est née n'a jamais été faste
le seul fait de nous interroger sur la possibilité du choix altère ce qu'on choisit
les affaires humaines se développent dans un admirable désordre
l'incohérence est de vouloir une existence immobile
l'irréel ne se distingue jamais de l'histoire
lit aussi Nina Berberova
lit indéfiniment Les ombres errantes de Pascal Quignard livre dans lequel il
trouve des raisons de vivre
Madrid est sa ville de naissance
n'a jamais accordé ni une pensée ni un regard à Carolyn ~ohnson Alfonso Reyes
Bill Hickok Carlos Valdes Clyde Smith Elizabeth Black Frida Kahlo Ignacio
Padilla Jean-Baptiste Lully Jean-Pierre Hidalgo
n'a jamais été responsable de rien
n'aime que les livres
naissance par une journée ensoleillée d'automne un jour de novembre 1966 67
68 69 à Pékin
n'aurait pas détesté être Kaya Sarjaho Linda Chavez Lothar Lenz Louise Fournier
Marc Antoine Charpentier
ne connaît aucun tableau aussi fascinant que L'autoportrait aucun autre
ne fait de mal à personne jamais
ne fait jamais de projets d'avenir
ne parle jamais de sentiments

ne pourrait vivre sans l'amitié de Jean-Pierre Hidalgo
ne pourrait vivre sans l'amitié de Lothar Lenz Linda Chavez Louise Fournier
Marc Antoine Charpentier
ne supporte jamais d'être seuls dans l'univers
n'est jamais parvenu à expliquer une chose en la niant
nez tordu
partout Le quatuor d'Alexandrie l'emporte toujours
pas une fois n'a exprimé son envie de coucher avec Michael Howe John Lubeck
John M Balpe John Smith Juana Inés de la Cruz
peau couperosée
peau de miel
printemps 1993 été 1995 automne 1997 hiver 1999 respire respire respire
respire
profusion solaire de cheveux blonds
raffole des fruits
regard d'un bleu fortement sombre
regard encadré par des paupières lourdes et des ridules
regarde encore
regarde passer les heures
regarde tous ses voisins comme des animaux de laboratoire
rêve de visiter le mur des lamentations
rien
sa ferme est à l'écart de Pékin
sa maison est très à l'écart de Madrid
sa mère
sa phrase préférée est dans chaque matinée demeure la possibilité de ce qui
n'est pas
sa vie est ainsi
sa vie ne lui a rien offert de bien palpitant
se regardent
se répète la vérité est généralement désastreuse
se suffisent parfois à eux-mêmes
se suffit
se suffit à lui-même elle-même
sentences préférées
séparer les causes des conclusions
soleil dans le cancer

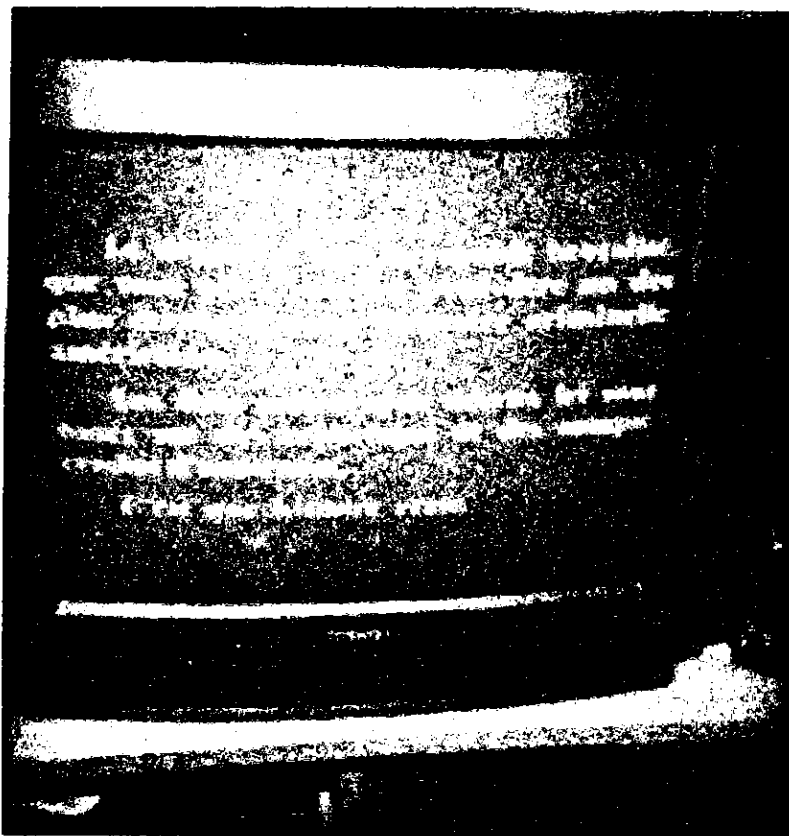
son livre de chevet est Emma
 son père était professeur à l'université de Madrid
 souhaite la mort de Clyde Smith Marc Antoine Charpentier Mary Smith Michael
Howe
 sourire timide mais cynique
 sur le plan musical Lilliann Fournier hésite aussi entre Kaya Sarjaho et Marc
 Antoine Charpentier
 tout en Ignacin Padilla Jean- Baptiste Lully Jean- Pierre Hidalgo Jean-Yves Bosseur
 est odieux à Lilliann Fournier Linda Chavez Lothar Lenz Louise Fournier Marc
 Antoine Charpentier
 tout homme a un certain nombre de chances
 toute existence est un puzzle dont il faut recoller les morceaux
 toute théorie a quelque chose de bouleversant
 traits délicats
 traits imparfaitement réguliers égalisés magnifiés par la lumière
 un grand front couleur crème
 un immense front couleur ivoire
 un jour de mai 1991 vers cinq heures fut préoccupé par les problèmes sociaux
 un lundi d'avril 1996
 un matin de novembre de 1990 a fait la connaissance de John M Balpe John
 Smith Juana Inés de la Cruz Kaya Sarjaho Lilliann Fournier
 un matin d'été John Smith rencontra John Lubek
 une matinée de 1988 Elizabeth Black fut bouleversée par la lecture d'un long
 article consacré à un criminel en série
 une peau d'ivoire
 vendrait son ame pour Le martyr de Saint Mathieu
 veut renoncer à quelque "chose
 vit dorénavant à Remiremont
 vit en extase devant Nadia Boulanger
 voudrait visiter la tour Saint Jacques
 voue une amitié éternelle à Alfuuso Reyes Bill Hickok Carlos Valdes Carolyn
 Johnson Clyde Smith Elizabeth Black Frida Kahlo Ignacio Padilla Jean-Baptiste
 Lully Jean-Pierre Hidalgo Jean-Yves Bosseur John Lobek John M Balpe John
 Smith Juana Inés de la Cruz Kaya Sarjaho Lilliann Fournier Linda Chavez
 Lothar Lenz Louise Fournier Marc Antoine Charpentier Mary Smith Michael
 Howe Mustapha Azuela Nadia Boulanger Nina Berberova Pablo Picasso Pascal
 Quignard Zohan Kodaly

Polaroïde (Feuilleton 1)



« C'était transparent sans l'être, tout en l'étant. » (Léo Malet)

Polaroïde (Feuilleton 1)



« C'était transparent sans l'être, tout en l'étant. » (Léo Malet)

Descente du train. Vitres, vitrines.

Reflets intermittents se renvoyant l'un l'autre au gré des déplacements vents nuages au loin dans le plexiglas fumé - ou verre feuilleté?

Pardessus - chapeau de feutre - Smith & Wesson.

KDDK

Palindrome

kodak

klondike

kon tiki

drôle de destination

drôle de galère

Face à la gare, au centre de la place, l'arrêt de bus, de tram, le kiosque

Passer devant, lieu commun, temps maussade

J'avais un plan:

Tout droit, droite, droite, premier porche à droite, la maison du fond de la cour, dernier étage droite.

Trois longs - deux brefs - trois longs.

Brun, maigre, lunettes d'écaille, myope, inquiet inquisiteur.

- Je vous attendais.

Visiblement.

Une histoire commune, sordide, une sorte de chantage, une escroquerie?, très floue, comme sans contours, sans focalisation fixe. Je me demandais dans quel plat j'avais mis les pieds.

-Vous capturerez le coupable ?

- On n'est pas dans un roman policier... On dit toujours ça dans les romans, vous avez remarqué, l'antiphrase qui fait vrai. Sérieusement: vous croyez à la téléologie ?

Et paf! Bien envoyé, ça, le coup de la téléologie.

Je tenais le bon bout.

Ulysse au rabais, odyssee *cheap*.

J'enquête J'observe

(Hérodote)

- Quoi?

- Non rien.

Nous nous séparâmes sans regret.

Le port les darses un cargo le « River Achab » de Lagos bloqué là depuis des mois me dit un marin attendant patiemment son retour bloqué là no man's land et errance immobile l'ennui pas plus héros qu'aède l'attente le silence et la nourriture pas chère le bruit du vent des mouettes des bateaux et des voitures de temps en temps sur le quai rarement des visiteurs il s'épanche un peu las.

Le quai suivant couvert d'un minerai pulvérulent d'un blanc intense incandescent comme neige au soleil poudreuse fine aveuglante sensation étrange farine à l'assaut des bidons bennes tractopelles et un hangar pas la moindre indication surprenant paysage circonscrit à une avancée de béton dans le port je suis resté là un long moment coi observant derechef les mouvements imperceptibles sur le cargo nigérian parfaitement silencieux.

une distance

espace et temps monocordes

l'imprégnation la distance nécessaire pourquoi ne pas revenir à notre affaire pendant qu'au fond de la darse un ménisque d'ordures enchevêtrement énumératif de

plastiques algues et lambeaux de cordes flottait mouvement mou

d] qui avçneieat aventures

Quelle affaire au juste? Pourquoi avais-je accepté de venir ici? Je respirai une dernière fois l'air iodé en y prêtant attention, lougeai le sieil Achab et partis en quête d'un hôtel bon marché, et d'une aspérité quelconque ou prendre prise, un lieu narratif où faire advenir l'enquête

Non, décidément, je ne voyais pas cette fin, et je n'y croyais plus.

Immeubles récents quartier d'après-guerre hangar brocante terrains en friche & le port à perte de vue vers la droite je me dirige vers la gare.

Tous les hôtels miteux sont près des gares.

définitif *trope* désabusé

tranche avec le regard porté sur les choses comme nouvelles dédié subreptice photographique éphémère j'emmagasine peut-être voir plus clair

c'est un roman

Le type à l'accueil, guérite vitrée louche, rasé joues grisées obséquieux méfiant distant accent éoéange.

Je me demande comment voit un type qui louche, comment ses yeux son cerveau font le point.

Chambre grise sans vie store vénitien regard jeté en face régulier en tapant lahoricusement mon rapport sur la machine à écrire ordinateur portable clac c]ac ou tic tic selon l'atmosphère à donner pris par les mouvements de la rue le passage de désirables filles.

Le lit tout habillé couverture écossaise verte où je m'endors, ravi.

noir

DE LA RONDE GRISE,
Prise en son sein,
Transpire une larme
Scellée par l'extérieur de
L'espace lisse
Qui dort dans
Le velours.
Il émigre du rouge,
Usé, balancé entre eux deux,
Échauffé par l'ennui,
Posé là, interrogé par
L'interdit
Di-
Latoire
Qui boit
Toi.

LESYEUX SANS BLANC
Me disent,
Adroits,
À un moment donné,
Que les énoncés d'observation
Me tombent du ciel,
Sous le sens.
Une sorte de segmentation
L'emporte et
Ramasse
La notion chimique d'eau.
Mais le soleil ne tourne pas.
La proposition ne faiblit pas,
À l'évidence.

Il est plus facile de le négocié.
Mais le soleil ne tourne pas.
Le mot devient ce dont on parle,
Dédoublé par ce mode d'énonciation
Qui n'asserte pas
Tranquillement
Les conventions lexicales,
Mais le non-un.
Mais le soleil ne tourne pas.
Je pars.
Je suis la course.

LES DEMEURES

Je ne veux pas.
Pourquoi veux-tu que j'habite en poète ?
Pourquoi démeubler la maison et s'emparer des effets ?
La création me décréée
D'autorité,
Par instants
Actuellement.
Si la mer bouillait, il y aurait des poissons de cuits;
Et même si la pluie vient à pleins sceaux,
Le moment est arrivé de dire: jamais plus.
Il existe un air
Qui ne comporte aucun bruit.
Une ronde, l'acte constituant en cours essuie
Le manque de liaison.
Mais je le répète,
Du haut du coeur,
Comment va ton petit doigt ?

LA ROSE EST SANS POURQUOI

Bouclée sur elle même.

Le paysage tient lieu,

Par la fenêtre, de proposition grammaticale.

Par la fenêtre, je vois donc.

Comment en échapper ?

On ne peut déplier le pli profond

De ce qui reste en dernier lieu.

Le mouvement en retour progresse vers ce

Qui ne relèvera plus.

Mais le soleil se lève de toutes parts,

À l'intérieur et dans l'abord.

C'est juste assez.

La forme est saturée.

La mer est aussi humide qu'elle peut l'être.

Sans la valeur performative du courant d'eau

Encore vide de son attente,

Je subis la translation de sens.

Comment peut-elle être dessinée par avance ?

La satisfaction se métabolise sur l'échappée

De ce manque supplémen-

Taire

De feu.

A LA LIGNE

Qui tient son murmure à terre
Et se relève ~ ma frontière
Sans même un grelin d'amarre.
A présent toute l'ampleur brute
Écrit dans le parage l'espace
De son vide d'air.
C'est pour l'aération.
Est-elle dedans ou se moque-t-elle du vers revenu ?
Je m'arrange pour dégager une chaleur régulière
De l'écume,
Répartie au milieu du coeur,
Une étoffe produite là,
Tout au bout,
Qui pousse vers le bas
Sous la gelée.
Il s'agit de tomber.
Je refuse
Par la volonté qui ne se paye pas,
Il est temps encore.
Et le temps est à sa place,
A un bout du haut du plafond.
À vue de nez,
C'est une grande pièce qui occupe toute la largeur de la maison.
Il est tout ce qu'il y a de plus.

Stéphanie Marini

je suis dans mon appartement
j'ai les mains froides
on est samedi

des histoires de chevaux me reviennent
un qui tue son maître
une anglaise qui chantait ça hier
ton cheval
de toutes les vitesses
celui qui bascule

dans le sexe il y a quelque chose de
violent

pilonner

j'ai les mains froides

pedro juan pilonne sévère
je ne dis pas que ça ne lui pose pas de question
cette baise compulsive

tu ne m'as rien promis

on m'a dit
à Cuba tu plantes une graine
tu as un arbre
tout pousse
c'est vrai qu'il y a du vert
l'humidité
des capotes sur le bord du Malecon
usagées
la corniche
faut dire que c'est beau cette coupure ville/mer

/slache
avec des réverbères tout le long
qui éclairent
d'en haut
je voyais ça
une ville informe
sombre
la lumière des réverbères en file
la mer à peine
comme le ciel
bleu nuit
et de là

tu me manques
comment on fait
comment on va faire
hein ?

c'est vrai qu'à Cuba
nos plantes d'appartement
sont des arbres
c'est ~i-ai que j'ai pleuré en parlant de toi hier
c'était la première fois
je ne sais pas l'expliquer
j'ai beaucoup écouté björk

MP3
dans l'avion
dans l'aéroport de la Flavane
à Charles de Gaulle aussi
avant et après Cuba
je dansais
au cen rte
à peine

je suis trop sage
on inc dit assieds-toi là
je m'assois là

je suis trop sage
et je fais des choses que les gens
ne jugeraient pas sages
ne jugent pas sages
que je ne dois pas juger sages
pas morales
comme l'amour avec toi
je suis trop sage et pas assez
je ne me révolte pas assez
je ne suis pas assez franche
je contiens une violence inouïe
censurée et sado-masochiste
que pedro juan explique
libère en enculant gloria

j'ai déjà pensé plusieurs fois explorer
ton cul
avec un doigt
je n'ai jamais osé
mais ça m'a excitée je pense

est-ce que tu peux continuer longtemps
à séparer les choses
on a nos paysages de vie
chacun
tu as elle et moi
je pourrais n'avoir que toi

alors le mensonge ne t'effraie pas ?
avec toi je ne me raconte pas d'histoires
les choses sans être forcément dites
sont plus que posées
peut-être trop

peut-être je me raconte des histoires

j'ouvre le cahier bleu

tu vois on parle beaucoup
et on ne dit rien

on n'a dit
faut s'engager
je me le suis dit
j'ai entendu
la mer sait décliner les bleus
j'ai ajouté
sait décliner nos vers
c'est pitoyable

on dit que la pelle de Marcet Duchamp c'est de l'art
mais la pelle de Marcel c'est
rien d'autre
qu'une pelle dans un musée
c'est une pelle qui sert à rien
pas à ce qu'elle devrait servir
à quoi elle sert alors
la pelle de Marcel Duchamp
elle a servi à faire gagner de l'argent
et de la notoriété
à Marcel Duchamp
elle est un déplacement
et en effet
les pelles
ça se roule

je rougis quand un homme
me fait un compliment
il arrive qu'on me le fasse remarquer
je rougis quand je me sens
déshabillée

cuba
chaque fois cet infini plaisir
de sentir un air différent

j'ai écrit il y a longtemps
J'ai vu Eve se rouler dans l'herbe et dévorer les papillons qui tétaient son sein.
et moins longtemps
Il n'a pas chaud. Il n'a pas froid.
à l'époque je mettais des majuscules des virgules et des points
il m'arrive encore d'en mettre
la preuve
il n'a pas chaud. Il n'a pas froid.

est-il possible de dire quelque chose de vrai ?

je veux jouer dans un film de Tony Gatlif

cuba m'a vue coincée par la pluie
sous un porche sale
où d'autres attendaient
avec la pluie du flou s'installe

violent |

- 1 impétueux ; qui agit ou s'exprime sans aucune retenue.
- 2 qui a un intense pouvoir d'action ou d'expression (des sentiments).
- 3 qui exige de la force, de l'énergie.

bricoler pour un truc concret même sans importance

à paris

j'ai trouvé un polaroïd sur le trottoir
la fille a l'air drogué

dimanche

il fait beau dehors
on parle beaucoup de pluie
et de beau temps
et on ne dit rien

ça fait un petit moment que je n'ai pas dit tu

tu as écrit

*imagine moi avec les couches changeant le bébé lui donnant le bain et préparer un plat
pour b et mai et essayer de dormir la nuit un peu, et sans doute, je m'évaparesai un peu,
sans doute, beaucoup,
et aussi que tu penses à moi*

après paris j'ai eu des larmes encore

elles sont passées le soir où je t'ai vu

tu les a séchées

rien a changé pour autant

on a décidé de se parler quand même

la semaine prochaine quand tu viens sur Marseille

il faudrait je crois plutôt que faire des lettres se voir se parler vraiment à Marseille quand

j'y serais la prochaine fais

toi et moi

de rions

prendre le temps de voir ce que c'est nous et voir ce que sont nos vies en ce moment

je n'ai pas peur

je ne suis pas oeiste

je sais déjà qu'on ne prendra pas

ce temps

bientôt

pas assez tôt

le boulot

le temps

de lire

d'écrire

de dessiner

de penser des projets

ton bébé

le changement

ton boulot

le temps nouveau

qui en fait moins

pour le reste

le reconnaître

tu ne m'as rien promis
je savais
je sais

on n'a pas parlé
on ne parlera pas
on s'est tout dit finalement
même si ce tout c'est un rien
y'a pas grand chose à ajouter
en fait
tu as ta vie
j'ai la mienne

tu m'as fait un sacré bien
mon
sieur

la veille est mon sommeil
le combat mon repos
don quichotte
chaud don quichotte

je ne dis plus tu

mais cuba est belle
vivante

je suis vivante
prête à rouler la pelle de Marcel
à celui qui sera son père

door jight

de la porte pal" la porte bout bout de lumière
parcelles à portée de mains en pou~ssières, éras~es
pour la lumière et c'est une prière, une étape
à éluder dans l'air et tu soumes lumière attentive
aux plissures de mon front, porte ouverte au déluge
et les mots nous accompagnent frondeurs et graves

au bord de la grève.

watercolor memary

et c'est se souvenir à l'épuisement, dans la latitude
fermée du c ur, peu de peinture extérieure juste la façade
des mots en aquarelle effacée, lessivée, un après-coup
de la mémoire qui ne sauvegarde rien, en amer, en
embrasement les lueurs pourtant nous révèlent
une extension de l'air

si propre en sa demeure.

blossom

bourgeons bourgeons hors saison disparus émaciés
parcellaires dans l'horizon bourgeons ramenés à terre
un cerisier sans revanche fleurs roses peu évaporées
la gaine du ciel bourgeons raréfiés à révéler
en pause grillagés ils éludent la pesanteur
pour le blanc fourche du mot bourgeons à noter

musical.

underneath

au-dessous d'en dessous des plis, des marécages de
silence, par-delà les sirènes indécises la fragrance
mortelle du non-nommé, du caché, des dessous, pliés
à genou, peu prospère et si propice à une éclosion sous-
jacente, en boucle la bouche propage.

annexée au corps.

in silence

garder de concert la frilosité intérieure]'abandon des reliques
propres au silence ajuster la chaleur à la rigueur des murs
un silence dé]ivré peu fracturé tout en mélodie de toi et moi
pourtant ce n'est pas nous dans cet intérieur glacé l~, où les
vitres se froissent et déplient leurs regards à l'horizontale.

peut être y demeure

radiance

et c'est une exhalaison peu à peu développée à fleur de peau
encore à éclore comme on délivre sa propre chair un souffle
à l'envers très peu de vibration juste l'irrégularité des traits
en lumière en abandon pour un flux radieux au ras du ciel
une vertu de l'alignement pour peu que les mots s'en mêlent.

à pourvoir.

Poème franco-russe par Lucien Suel & Alexandre Ikonnikov

J'ai passé les mois de septembre et octobre 2006 en résidence à la Villa Yourcenar en compagnie de l'écrivain russe Alexandre Ikonnikov. Pour nous détendre de nos travaux respectifs, nous avons imaginé quelques formes littéraires communes. En particulier, nous avons écrit ce poème franco-russe. J'ai constitué un stock de mots à partir des lettres communes aux deux alphabets, romain et cyrillique. Alexandre Ikonnikov a écrit les lignes impaires du poème tandis que j'écrivais les lignes paires. Plusieurs lectures sont ainsi possibles, à la fois en français et en russe. (L. Suel)

Alexandre Ikonnikov vit à Viatka (Kirov) et a publié deux ouvrages aux Editions de L'Olivier.

ТАМТАМЫ В РОТЕРДАМЕ, ВЕТЕРИНАР ОБ АБОРТЕ,
ТАРЕТАМТАМ, РОТЕАМОК, АСТЕВЕТЕ, МЕСМАТЕ
НАТЕВАМ РОСНЕДВИЖИМОСТЬ, СОМАТИЧЕСКИЙ
САМЕ, САМЕНАТЕСОМА, НААМЕЕТЕМАТ, РОТЕ
ЗАМОК ВАСНЕЦОВА, ЗНАЕТЕ НЕВРАСТЕНИЧЕСКУЮ
СОСНЕРАСТЕ, РОСНЕКАРОК, РОТВАСРОСНЕ, НА
МАТЕМАТИКУ МЕСЯЦА МАТ, РАСТЕНИЕ ЗАМЕНИЛО
МЕСЕТЕРОТЕВЕТЕ, ТАРЕРОСНЕКАРОК, ОРТЕВАС
ВАС, САМЕЦНАСОСНЕ, ТАРЕЛКА В РОТ И
СОСНЕТАРЕ, МЕСВЕТЕМАТЕТАМТАМ НАНАНА.
ВОСКОВОЙ ОКАРОК.

sur roeuvre de variétés de luclen suel

Avance Oen\$ tes tuyaux.

Il n'y il qu'il se baisser. Les tuyaux moaKlenL U n'y I qu'J entrer Il avanço en avançan! dans le= tuyaux en une fois Les tuy=~J~ nombreux. La terre débroudte avec eux Les luyaux raçafdent. Tant d'avancer par l~SSer par tous ~ tuyaux/J la fois, Ce n'est pas avancer que ne pas entrer. Tant avanceç en avalant. Il avance dans tous les tuyaux A fa fo~s. On peut avancer dans les enlr6~ des tuyaux qui togar0ent. On entrera paf avancer dans tous tes tuyaux il la fois. Ils sont nombreux, ce n'est pas un nombçe. Ce n'est pis raisonnë si avancer ~e une force monume~ntale l1= lardent. Ce n'est pas les repousser qu'avano~ dans toutes les entrées deS tuyaux de ceux qui en, fvnt en grand noml:x'a sul0dement transfo~t6s en tddlant en appeta~ en ndln~ lem~, A IXëSent en gçand nombre il souffler il terre il regaKk~.

C'est ce qui veut fsa vie est lii. On ne va pas çract~r dessus. Avancer est entrer dans les tuyaux. Il prond ceux qui sont sous sa main, tes luyaux de suparn",arr.h6s, les tuyaffx de p(a.sllque, les lwaux de laine, les tuyaux 61astiques, les tuyaux de m/km, tes tuyaux baBants, les tuyaux qui b~llent, il faul voit tOuS les tnJcs qui peuvent servir de tuyau deux il deux. ç6to/~ C~te ou Il ç6t6 ou un ou deux c~6s comme de face, d n'y a ~ de petits tuyaux, on ne va pas «~cher dessus, on a q~e dix doigts, les tuyaux foun~lleni, debo~l foun~lto. On a dos dotots, heumusemerd on peut oes.~neç, ils vlenem tous auteni qu'ils sont, heureusement qu'on peut mimer, mimer donne un ou deux ndtlimètços çavan dans les tuyaux, combien sont-ils, heun~usement quo les fa~reS des mains qui lont. qui font, et les grands bateaux, et les grands paqu~bo(s, et k~s grands chalut ett, et les gçandes cokles, al tes grtux/es peulle~, et les grands dmpeaux. et les grandes vagues, e~ les grands vents, et les grands oral, s, et les ~ands nuages, et tes g~ands betloraviem, al tes O~ndes forêts, fnvJlent, heurauseme~ qu'on peut mimer ce q~'~ faC Entn~r sans choisie, sans reOa~er comme sl~ y an avad qu'un, les ~x~pa de ma:as

l1~ appellent, ce ~onl les fat~ des n'~n\$ q~ font, q~ travaillent. Avancer n'esl pas les repousseç loin, Je ne s~ts pas la pçécision de la paroisse de la viande ~t tance On ne mpou~ mas las tuyaux pou« la raison que ce saint c~ux qui vie~neflit devant, it aven ara ~ avançant dans tous les tuya~oç il le fois, Ce n'est pas la nombre qui suq~rendra. Heureuseme~ toul en[re, Il a les mains d~lans

<3" =, -, / <~.

je suis une main suspendue
tenant mon sein dans le mercure du miroir

en dehors de mon corps je ne sens pas grand-chose et je n'accuse personne de
ne pas en faire autant ni ne rougis d'ailleurs.

Je vais poser un texte devant mes yeux
et je
va amplifier le mouvement du texte posé devant ses yeux :

je ne connais pas
je ne connais rien que je
ne connaît pas que je ne connais rien que
je

connaisse que je ne connaissait que ce je
avant que je ne naisse que je naisse sans rien connaître ni savoir naître suis de
rien né que je n'étais ôté de rien que me voilà je sans le savoir que je n'a pas
acquis comment suis né sans connaissance avant de naître m'accompagnait dans
la naissance de je suis né avant que n'avait d'autre connaissance d'être que moi
qui accompagnait la connaissance du rien que j'étais venue sans concevoir la
venue sans voir l'être que je ne concevait rien que je ne savais rien avant juste
que je n'a pas de bagage que je n'a pas de valise je n'a pas de sac que je est
convenu comme ça qu'il suis conçu comme vous voir la venue comme ça est le
je est venu sans avoir sur soi le n'ai rien avec transporté le n'ai rien pris ni eut
d'où qu'il venait le je n'a pas convenu le connaître regardez mes mains je ne
suis pas en dehors de l'être venu sans je suis nu je est survenu d'avant connaître
qu'il n'a rien pris de la nudité à l'extérieur de soi il n'a rien de l'extérieur qu'il
n'apporte pas de l'intérieur invenu je n'a rien pris d'ailleurs en dehors compris
qu'il est que je le transporte au devant depuis en moi longtemps arrivé jusqu'à
comprendre ce qui s'arrive de soi transporté d'aucun dehors que je viens juste
en ce qu'il dit en peine le provenu depuis l'intérieur que le dire avec souvent
la peine en dehors du connu survenu à l'être dans et duquel avoir aussi souvent

la joie des découvertes que j'è fais de survenir à je des frayeurs de moi je fais souvent de toutes petites découvertures en frayage j'approche de tout petits endroits qui viennent au devant que ie les découvre certains entre mi couverture et découverte comme toit du savoir dessus 6té d'un ie fais une connaissance après l'autre créée du dessous je surviens en dessous 6tant .sans prendre à e6té comme je le porte la part de ça qui là provient peu à peu du dessous et de plus en plus près est que je ne connais rien et que je n'en rougis pas.

Et quand je n'a pas les mots je n'a pas la pensée
et quand je a le mouvement qui pousse à l'intérieur et qu'il n'a pas les lettres
où je acxToche ses doigts
quand pousse en au dedans le courant sans forme n'a pas les lettres comme
bonbons sous les doigts

et en ce sens

la lieur posée sur mon bureau a plus de poids que moi.

Actualités / Chroniques

Claude Adelen

Chronique & Poésies

Lettre à Isabelle Garron après la lecture de son livre : QU'IL FAILLE (Flammarion).

Chère Isabelle Garron,

« À cette heure où le soir vient tôt en Janvier ».

J'ai reçu « *Qu'il faille* » (En même temps que les Chants populaires de Philippe Beck, qui me paraît être son meilleur livre.). Je l'ai tout de suite lu d'une traite et j'ai su que c'était un livre qui s'inscrivait en moi, avec la même intensité que le précédent. L'impression d'une forme, d'une pensée, d'une sensibilité qui trouve son rythme, son phrasé, son timbre, et qui perdure après lecture, avant même que la mémoire ait pu s'en approprier des fragments. : ce qu'on appelle une voix, immédiatement reconnaissable entre toute autre. Étrange et familière déjà, et qui s'est encore affirmée à force de travail. Je l'ai maintenant relu avant de t'écrire, et il fallait bien s'y reprendre à deux fois pour y entrer, pour en déchiffrer les énigmes et les beautés. « Car difficiles sont les belles choses. » Ce que j'avais écrit de *Face devant contre*, je pourrais le redire au mot près de *Qu'il faille*. La même dramaturgie typographique, encore soulignée par la présence d'une seconde voix en italiques, comme plus proche du lyrique, modulée

*aille des fées ! ah !
fouilles des hommes..*

*ah ! pour un dieu oui
aurions tout appris*

Fragments d'un discours (amoureux) perdu, champ de fouilles, travail d'archéologue comparable, toutes proportions gardées, à celui d'Emmanuel Hocquard . « *Face antérieure des stèles* ». Dans la première séquence, *OEU'ifaille*, comme dans la quatrième surtout *Une baie comme Naples*, la récolte des vestiges, des humbles objets du quotidien (goût de la nomenclature), tessons de vie, mêlée, darLs un montage serré avec la réminiscence des fresques, des mosaïques et peintures. Surgissement du *spectacle d'Issenheim*. L'uvre d'art, ce qui est éternel, confronté au livre de bord, au carnet, à la « prise de vue », au dessin. Ainsi dans l'avant dernière séquence, *Dessins pavtagés*, le carnet de route d'un voyage vers *la faille* des dogons.

Un par]~ lacunaire, l'ellipse de l'épée. une méditation grave sur le rapport de la forme et de l'~motion, sur l'effet du vers ». Tout ce qu'on ne fait qu'entrevoir dans ce rythme syncope, dans cette respiration courte, haletante, harassée parfois, d'une ~me jamais vaincue.

Tout le livre est ainsi : Le lecteur y recueille ce que la pudeur seule, des douleurs et des bonheurs de vivre, a laissé paraître. A travers ce « filet de paroles

*®ardons par les trous
les oomatopées...
.. graphiques*

L'usage des pronoms qui déplace les sujets (les émotions des sujets) ou leur absence qui ramène le vers à la notation absolue (« la magie des carnets »), la vie comme prise dans sa matière inerte, dans sa forme, entre l'indéfini, le règne de l'objectivité, et l'~tut d'~me (l'état du corps, l'~rat du monde) Ou le *mouvement* d'~me. Vie infinitive et brusque surgissement de l'exhortation, par quoi ton second livre dépasse le précédent, avance dans le charnel, (irruption et disparition de la couleur), et peut se permettre un semblant de confiance, un semblant de *lyrisme* qui connaîtra une sorte d'épanouissement dans la séquence finale, *Coupes sombres*. (« *et si l'~té..., a si le corps / avait oui / et si entre les suspens..., le monde recommençait / dis* ») Mais déjà, dans les deuxièmes et trisièmes séquences, *Le pus contemporain*, *D'aofu u-t-il été question*, chaque page est comme une strophe d'un long poème fragment~, disloqué, mais relancé par les reprises qui lui redonnent souffle, son élan de chanson atonale. Un peu comme on s'interroge, laine transparaltre à la fois une inquiétude et la volonté de surmonter, d'aller jusqu'à la fin du film, de dépasser la simple copie d'un

ready made. Poème qui conjure « le risque d'un épanchement » car :

à la lecture des clichés
.. sommes formels.

Et c'est *la forme*, ce qui nous parvient de cet abîme que tu contiens, aigu, coupant, des coups sourds frappés à la porte. L'origine est obscure. Pourtant parfois, deux vers suffisent, le climat est créé, l'arrière plan, l'en deça du discours est perceptible :

.ton poudrier .des boucles. La vue sur les amandiers
enclos vide ..autant de questions .. fût-ce dans la fraîcheur

Parfois « le grand jour passe / devant les derniers mots ». Parfois rien qu'un éclair : Un art de l'allusion. Ainsi *Le Mépris*

.. salle Beaugard j'y repense maintes fois
. or pourquoi avant tout ce Godard-ci ?

.. séance pour tes yeux Ange L par la suite

.. et les bords du mouvement.. la caméra .. son port
de tête .. et ce qui s'écrasera en moi sous un camion

pour ne donner que cet exemple (et c'est pour moi tout un symbole) et parce que la référence cachée est aussi une façon de se situer du côté du « montage cut », du côté de ce cinéma qui incorpore au récit de soi, le drame du quotidien, les incendies de l'été, ou « l'homme - enfoui sous l'aérien », intrusion du politique (il s'agit de légiférer une inversion du monde) dans le tissu intime de l'ouvrage :

.. juxtapose en moi
le pas contemporain

Art du collage ou du montage, qui aura sans doute déterminé notre esthétique d'écriture (et notre éthique). Lecture du poème comme on visionnerait les rush d'un film

*Jour de ferio : défaire
dans le soleil*

*sans hésiter., ce qui
peut l'~tre*

*la mythologie . le politique
l'extension,*

L'émotion, la sensibilité, le pathétique, «*ce que nous ~ommt*» seuls à *..entendre / à défaire à .marteler..*) brisés menus, malgré, (nombreux, oh très nombreux tout au long des pages) les appels à l'able..

Des pincées de syllabes comme des notes qui composent une manière de chant atonal. *Aria, lamento récJtat!*[*peux-tu écrire, mots de la musique, et risquer le nom de Mozart. (« - ou quel mouvement ... quel~mouvement .. du requiem!..j'ava15 aimé*)]. Car elle est bien présente aussi la musique, dans ton livre, une autre sorte de musique

*-tu disais..., même
:oh chant de ces filles*

*.,oh ! de ta vie oh t.
.et oui .. et lamento..*

J'éc*ri,~ais*, en commençant cette lettre, que je pomais pour parler de *Quilfaille*, reprendre les mêmes mots que j'avais employés pour définir Face devant contre. Mais *Qu'il faille* marque une avancée de ton écriture, je l'ai décelé peu à peu. Coupes sombres, qui l'achève, est une gramle réussite qui parvient à fondre en son rythme, en sa distance de parole, les émotions les plus fortes : la menace de l'obscur, de la mort, la fêlure, tu t'avances ainsi dans les admirables dernières pages, jusqu'aux limites de ce que tu peux dire

*). non je ne hurle pas le marche fendue
lusqu'?!l évacuer ce qu' peut
I'être de mon corps*

Et ça passe tout de même ! L'impression d'ensemble qui demeure reste pour moi celle d'une victoire ou tout au moins d'une volonté de victoire. L'image qui s'impose, de toi, est peut être celle que nous donne ce beau poème :

Si rien ne s'invente mieux

. à l'idée de peinture
d'un bras de fer
d'un homme

qu'une monture d'or
au cou de la guerrière

. je prends

Merci, chère Isabelle Garron, de ta confiance, de ton amitié. Reçois, au moment où les jours s'allongent, la mienne.

Mercredi 18 avril. (Pour *Action poétique*.)

Henri vient de m'appeler au téléphone pour me signaler la parution imminente en librairie des *Œuvres poétiques complètes* d'Aragon, dans la Pléiade. (deux volumes également disponibles sous coffret illustré). « Il faut mentionner l'événement dès maintenant ». Je pense bien ! Car c'est un événement majeur que cette entrée au Panthéon de l'édition française de celui que nous sommes nombreux maintenant à considérer comme l'un des plus grands écrivains français du vingtième siècle. Le seul qu'on puisse comparer à Hugo (« *Il y a des hommes océan* ».) Aussi, avec quelle impatience nous attendions cette publication. « *Son œuvre poétique a l'unité, labyrinthique certes, mais incontestable, d'un océan. On en a beaucoup fréquenté les plages ; on peut désormais l'explorer jusque dans les grandes profondeurs* », conclut le texte de présentation du Bulletin Gallimard d'avril-mai 2007. Explorateurs des hauts fonds de cette œuvre, jusqu'ici nous n'avions à notre disposition, comme appareil de plongée, que l'encombrante édition du Livre Club Diderot, « *L'œuvre poétique* » (1981, en 15 volumes). Je pense

que l'édition de la Pléiade, comme c'est annoncé, en reprendra la plupart des textes critiques et des préfaces d'Aragun qui accompagnent les poésies pour nous offrir «le recueil le plus complet jamais réalisé. ». On peut, pour cela, faire confiance à Jean Ristat qui en a rédigé la préface, et à Olivier Barbarant qui, nous le savons bien est un des meilleurs connaisseurs de la poésie d'Aragun, pas seulement *comme* universitaire, mais comme un poète que nous apprécions. L'ouvrage d'Aragun n'a cessé de m'accompagner depuis plus de quarante ans, quand je découvrais *Les Poètes, Elsa, le Roman Inachevé, le Fou d'Elsa...* Pour moi, cette « parole-vie » est fondamentalement une interrogation sur l'énigme dont tout le monde se détourne la plupart du temps : Qu'est-ce que ma vie au bout du compte ? Ma vie ? « Il aurait fallu m'miner pour moi-même » avoue « l'Homme de Théâtre » dans *Théâtre-roman*. Toute cette longue vie dévorée par la parole. Par la folie d'écrire. Une leçon de ténèbres dans le langage, le roman d'une vie à crier dans les ruines. Et j'en dirai et j'en dirai... Mais je vais me précipiter en librairie, afin de me procurer au plus vite ces deux volumes. Et mettre à la voile.

Éric Houser

<a-chronique (7)>

j'emmerde l'entrain

(Charles-Albert Cingria)

Quand paraitra ce numéro d'Action Poétique les jeux seront faits. 2007, palimpseste de 2002. L'année palindromique aura laissé des traces. Palindromique a aussi un sens médical (vient du grec, *palindromos*) : qui évolue par récédives, par rechutes. Rhumatisme palindromique. Le *dromos* (course), d'emploi autonome exceptionnel, est là aussi. Course au pouvoir. Je ne sais que dire. Pour rester sur les chiffres, le 7, dans son symbolisme, ne laisse pas d'inquiéter (d'inspirer ?). Exprime la totalité. Septième jour (Genèse), repos («arrêt de tout son travail qu'il a fait », version Bayard). Aujourd'hui je pense à : anesthésie, arrêt de la vie. En passant, 7 est la valeur numérique de la lettre Zayin (alphabet hébraïque). Aucun rapport, dites-vous. Où est passée la politique ? Où est passé le sujet ? (je ne peux pas dissocier ces deux questions). L'ère communicationnelle, un laminoir très noir.

tragic / comic

À chaudement recommander, la lecture des poèmes de Violeta Barrientos Silva. D'abord, quel beau nom. Ensuite, l'intérêt du livre (*tragic / comic*, poèmes traduits de l'espagnol (Pérou) par Henri Deluy, Liliane Giraudon et l'auteur, *Le bleu du ciel/biennale internationale des poètes en Val-de-Marne*, 2007) réside non seulement dans les poèmes eux-mêmes, mais dans le texte d'ouverture intitulé sobrement *Parcours*. Je trouve vraiment très heureux (et hélas assez rare dans l'édition) que la parole soit ainsi donnée à un auteur, et tout particulièrement un auteur de poèmes, pour parler comme il l'entend de son travail, de là d'où il vient, de là où il (en) est. Je dis il, mais ici c'est elle (je n'aime pas trop auteure, qui aurait commandé elle à la place de il). Dans l'intertitre *Le politique* j'extrais ceci : « *La poésie ne sera jamais un art de masse, je le savais, mais il me semblait que chaque poème pouvait, devait rendre compte d'un état de société, s'y confronter. Il fonctionnait comme une interrogation sur cet être au monde, sa violence (...)* *Ma thèse soutenait que le corps d'un sujet est inséparable de sa parole, de son discours... Le corps est un élément qui doit se penser et être pensé philosophiquement et politiquement. De là l'importance de ma lecture de Foucault et de la philosophie française.* » Les poèmes, je ne veux pas les commenter. Trois citations, pour donner envie de les lire : « *Les formes poétiques / abandonnent leur âme leur mémoire / leur art et leurs manières / pour pisser en public* » - « *Les toilettes et la cuisine / furent traitées avec indifférence et / mépris // Lieux assimilables / à la bouche et à l'anus* » - « *Quand le protagoniste a reconnu sur le mur / l'inscription - interdit d'uriner - / le parfum est sorti du corps / gratuitement.* »

Les arbres noirs.

Chez Henri Deluy aussi, d'une autre manière, le corps est présent. Comme le monde. Le monde est un corps, le corps est un monde. Sensitivement et sensuellement présents : auditivement, visuellement, olfactivement, gustativement, tactilement. Je m'amuse avec tous ces *-ment*. Dans *Le sinthome* (séminaire XXIII), Lacan dit que « *quand on parle en se servant d'un adverbe (...), l'adjonction de ce ment est déjà en soi suffisamment indicative de ceci, qu'on ment. Il y a du mensonge indiqué dans tout adverbe* ». Oui. Y a-t-il beaucoup d'adverbes dans les poèmes d'Henri Deluy (je fais référence à l'un de ses derniers livres, *Les arbres noirs.*, paru dans la collection *Poésie / Flammarion* fin 2006). Non. Très très peu, pratiquement pas (j'ai vérifié). Il y a (point d'ironie) les « *chapelets des adverbes* » (p. 72), juste après des « *paprikas à la chaîne* ». Objet de dévotion, de récitation, c'est ce que ne peut pas être le poème. Le poème dit quelque chose qui ne peut

pas être dit ailleurs que II où il le «lit, ni d'une autre manière. La «présence» évoquée (corps, momie) n'est que l'effet d'un acte qui s'effectue d'abord dans le corps de la langue, dans le corps de la lettre. C'est le leurre de l'écriture, que le poème est seul à pouvoir montrer, dans la distance à un référent à jamais perdu. Il y a mille et une façons de le faire, et en ce qui concerne Henri Deluy, il faudrait s'attaquer dans le détail à sa façon. Quelqu'un a parlé à son propos de lyrisme « froid » (c'était pour *Je ne suis pas une prostituée, j'espère le devenir*, en 2002 - décidément 1), je suppose pour souligner la dimension formelle de son œuvre, ou mieux dit cette espèce de « tension vers » une forme (la sienne), et peut-être aussi le travail de composition / décomposition qu'il accomplit dans chaque livre. Lyrisme froid, même avec guillemets pour l'adjectif, ne me plait pas trop. En écrivain «le poèmes (il n'y a pas la poésie, il y a des poèmes, dit HD - négation et affirmation auxquelles je souscris), Henri Deluy se tient dans son acte à distance de tout *-isme*. Il écrit des poèmes. Il n'est pas un faiseur. Il y a beaucoup de faiseurs, parfois de bons faiseurs. Un bon faiseur, pour moi, c'est quelqu'un qui est obsédé par l'idée de perfection. Laquelle n'autorise guère selon moi, côté lecteur, la liberté de se promener, d'aller et venir dans le poème, dans le livre de poèmes. Ce n'est pas l'affaire d'Henri Deluy, il me semble. Sur ce refus, il fonde sa fidélité, et engage la notre à le lire, avec soit vitesse soit lenteur, selon le rythme que chacun se donne pour la promenade. La langue italienne a un adjectif magnifique, *distaccato* (détaché, au propre comme au figuré) : je le trouve assez adéquat pour décrire ce qui est fait *id*. En tous cas, ce que ça me fait.

Carnets de nul retour

La lecture de *Carnets de nul retour*, de Joseph Julien Guglielmi (Dumerchez, 2006), confronte à un singulier dire du deuil. Le mot est posé dès le premier poème : « *trois années de deuil* », et c'est aussi le dernier du livre. Ni thrène ni élégie, le texte inscrit dans le discontinu de son trait ce qui résiste à toute nomination, la mort, « *qui ne s'accepte ni ne se refuse*. La disposition dans la page, à la verticalité accentuée, était déjà remarquable dans un précédent livre (*Faut suivre*, Farrago 2004). Elle figure ici d'une manière plus dénudée, austère. Elle rend sensible, je dirais, l'élément tragique (ce qui ne s'accepte ni ne se refuse me semble une bonne définition du tragique). Mais attention, le tragique, cela n'a rien de monobloc. Bien plutôt, la fente (sans retour) dans le monobloc. Quelque chose qui m'évoque, visuellement, le *zip* de Barnett Newman. Il y a, aussi, une érotique tragique, pas vraiment hédoniste si l'hédonisme vise à la

satisfaction, au comblement de la fente. Deux des poèmes de JJ Guglielmi me paraissent, à cet égard, exemplaires : « 10 décembre / si vos / lèvres // s'ouvriraient / si / des / mots // en / sortaient / si // le / bruit / de la voix // mettait / du / sexe // dans / les / yeux ». Tout est dit, avec pudeur (*un de ces mots impossibles*, écrit JJG un peu plus loin, p. 39). Le *zip*, ici, ce peut être le *si* trois fois inscrit : conjonction de subordination exprimant la condition. Seulement, c'est toute la force de ce court poème, si la condition est bien donnée, la conclusion, elle (au conditionnel présent), ne l'est pas. Le pas-tout du poème, qui peut aussi se montrer (ou plutôt se cacher) d'une autre manière. Exemple 2 : « *baiser / à / baiser // souffle / à / souffle // voix / médiales / confondues // bouches / incisées - to patti smith (over me)* ». C'est évidemment par le dernier mot, *incisées* (la dédicace est nettement séparée, en bas sur la droite), que s'échappe le poème. Il s'échappe, parce que ce que l'on attendrait après *bouches*, grammaticalement parlant, c'est *incisées* (participe passé adjectif, cf. le verbe inciser : fendre, couper, entailler). Eh bien non, ce n'est pas *incisées*, mais *incises* (substantif désignant une proposition d'un type particulier, au pluriel car se rapportant à *bouches* - dont il est tout proche). Voilà le poème, ce que peut le poème (versus non pas le roman, bien sûr, mais le récit ou du moins un certain type de récit).

Un exercice spirituel

Une fois n'est pas coutume (halte là, mon ami, vous vous trompez de rubrique !), je m'autorise à évoquer ici un petit livre « de psychanalyse » (surtout pas : « de psychanalyste »), qui devait s'appeler au départ, pour des raisons que son auteur développe avec un emportement assez communicatif, *Psychanalyse*. Moins énigmatique, ou plus vendeur, le titre finalement retenu est *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? - Réponse à Michel Foucault* (Jean Allouch, EPEL 2007). Les mots « spirituel » et « spiritualité » sont employés selon le sens usité dans ces écoles philosophiques antiques que le philosophe a thématisées spécialement dans son fameux cours au Collège de France de 1981-1982 (*L'herméneutique du sujet*). *Epimeleia heautou* = souci de soi. Expérience spirituelle = procès de subjectivation, le sujet opérant sur lui-même (pas tout seul) les transformations nécessaires pour accéder à sa vérité. Rapprocher ainsi que le fait l'auteur, sans forçage mais avec une minutie textuelle et un désir argumentatif bien aiguisé, deux frayages tenus jusqu'il y a peu distants (celui de Foucault, celui de Lacan - mais Freud n'a pas la portion congrue), me semble très porteur, comme on dit. Quant à la politique (cf. les deux questions supra), est-elle si loin ? Je cite la quatrième de couverture du cours de Foucault : « *Ce qu'aura permis encore*

ce passage aux Anciens, c'est une reformation du problème politique : et si les luttes aujourd'hui n'étaient plus seulement des luttes contre les dominations politiques, plus ~«ulement des luttes contre les exploitation économiques, mais des luttes contre des assujettissements identitaires ? ». Le XXI^e siècle, plutôt que deleuzien, s'avérerait-il finalement foualdien ?

Nadine Agostini

KOA-2-9 ?

Mi-avril. Dans le train et le bus. *L'art de la guerre*. À LaTour d'Aigues, Claude Minière parle des livres d'Herbert et de Pound. À un moment j'entends «SunTze». Je me demande s'il a bien dit ce que j'ai entendu et si oui s'il a lu la version de Samuel Griffith et si oui l'a-t-il lue en langue anglaise et d'ailleurs la version de S.G. a-t-elle été traduite en français? Aussi il dit quelque chose comme « les poètes sont les personnes les plus intelligentes ». Son propos me renvoie à celui de Gilles Deleuze. Dans *Pruun et les signes*, il écrit « Plus important que la pensée, il y a ce qui « donne à penser » ; plus important que le philosophe, le poète. » C'est étrange d'entendre et de lire cette idée quand on pense soi-même que les philosophes sont les êtres les plus intelligents. Ceci dit, la période actuelle tend à prouver que je me trompe.

Veille de P. ~ques. Repas avec des éléments familiaux qui avaient disparu. Leur nourriture préférée : la haine de l'autre, de celui qui est différent. Une telle intensité dans leurs propos ! j'avais oublié. Je contre-attaque. Démarche vaine évidemment. Ils ne m'entendent pas. Se retrouver à huis-clos avec des ~mes noires et des cerveaux pourris est finalement utile. Cela me ravive la mémoire. Ces gens-là existent. Ils sont partout. Parfois du même sang que nous. Le combat ne prendra jamais fin. Peut-être l'autre se pose-t-elle parfois cette question qui m'obsède : «comment se peut-il que l'autre soit devenue mon contraire absolument ?» L'autre matin, Lilas a demandé « Maman qu'est-ee qui est arrivé à tes yeux ? On dirait que tu sors d'hibernation. »

La muséification de la société — Force est de constater que l'intérêt des individus pour le musée -- les musées de toutes sortes, même symboliques —, et plus généralement pour la muséification -- les muséifications de toutes sortes, même symboliques -- s'accroît, et qu'elle leur fait préférer une représentation fragmentée et fragmentaire de la vie, le plus souvent politiquement reconstruite, selon des modes historiques ou sociaux légitimés par les preuves qu'ils apportent du passé, à la vie même. Qu'est-ce que la muséification? La résultante d'un déracinement, politique, social, historique, culturel et esthétique, dont on ne voit, perçoit *in fine* qu'une succession d'objets (y compris de cette catégorie qui, paraît-il, fait évoluer les mentalités : l'objet mental) qui, pour ainsi dire, ont perdu la parole, peu importe qu'ils soient de nouveau « agencés » dans leur milieu et/ou dans leur lieu même, on dira *d'origine* (mais ceux-là ont été pluriels, et sans conteste, leur usage et leur valeur d'usage se sont modifiés au cours des siècles), ou dans un autre milieu et /ou dans un autre lieu.

La muséification n'est pas le musée en soi, elle est l'entreprise, aux vicissitudes nombreuses, qui y conduit. Entreprise qui transforme une culture, quelle qu'elle soit, ou un pan de celle-ci, en un produit culturel, consommable selon des critères qui à la fois sont ceux de la diachronie, de la réification et du déplacement. Diachronie, en ce qu'elle embellit le passé tout en le figeant dans ses évolutions; réification, en ce qu'elle transforme des objets (un mouvement) en des choses (une staticité); déplacement, en ce qu'elle modèle les objets à l'image de son propre moment (le musée des Arts premiers — quelle dénomination! — donne, par exemple, à voir, non des objets qui *auraient servi*, qu'ils soient quotidiens, religieux ou symboliques, mais des objets transformés bon an mal an en œuvres d'art, coupés qu'ils sont de leur contexte — quand bien même il y a des cartels, des explications etc. ; et sans pour autant négliger les nombreuses études qui ont parfois extrait des populations de la pesanteur (le mot est faible) coloniale, sans toutefois les en émanciper, en leur donnant une *histoire*.

Le musée est à la fois une accumulation et une sélection, un agencement de parties pour montrer une totalité. Il s'agit donc d'une « histoire » essentiellement biaisée quand il ne s'agit pas aujourd'hui parfois d'un pur arrangement esthétique, donc idéologique (qu'une œuvre d'Anselm Kieffer « ouvre » la Hamburger

Bahnhof de Berlin n'a rien d'innocent, quoiqu'on pense de l'artiste lui-même). De fait, l'histoire de l'art, comme l'histoire sociale, économique ou politique se fait aussi dans ce milieu, dont les contenus et la manière de les présenter est variable, changeant au gré des idées et des postures des conservateurs, au gré des apports indéniables tout autant que contestables des historiens d'art, au gré enfin, et surtout (puisqu'elles recourent à ces idées, postures et apports) de politiques et d'idéologies qui, *nolens volens* (et si ce n'est jamais en totalité, ce peut-être dans les *coim* : la nuance n'a, au fond, que peu d'importance), façonnent ces espaces publics tout en façonnant l'imaginaire et l'opinion (ces deux bons sacs de pommes de terre) de ceux qui y pénètrent.

Le musée est un espace mental qui forge les mentalités...& force d'y rencontrer des chef-d'oeuvres prétendus (avalisés par l'histoire de l'art, alertais-je dire), on les assimile comme tels, et c'est eux que l'on va regarder, à tort ou à raison, en priorité : à force de voir des objets coupés de leurs origines, de leurs usages, on les prend pour des œuvres tout court; à force de contempler des intérieurs typiques (mais réassemblés) d'une région, comme les présentent les écomusées, on croit que le passé est enfin proche de nous et, surtout, enfin *vrai*.

Ces produits culturels sont un reflet de la culture qui n'a pas de *raison d'être* sans critique fondée (auoement dit : démocratique). La culture n'est pas l'art, mais leurs bords se brouillent au sein des instances censées accueillir le second dont on trie et caractérise les effets de manière différente selon les époques.

C'est la raison pour laquelle voir la façon dont sont exposées les périodes dada et surréaliste à la Tate Modern est un «vrai bonheur» : le maximum d'œuvres dans un *minimum* d'espace, comme si, par un effet de retour ironique, ceux qui se prétendaient d'as'ant-garde (avec carte d'état-major sous le bras) as'aient droit à leur petit musée du Louvre. Notre mémoire (y compris « intime »), déjà largement muséifiée, aura à y gagner ceci : que le pays de nos pères et de nos grands-pères vaut largement le nôtre dont nous faisons l'hypothèse qu'il n'est qu'un vaste *no man's land* où s'agite parfois (souvent?) la petite clochette de l'incompréhension et de la détestable horreur du vide. Ce qui est bien naturel, muséïquement parlant.

42. « C'est au nom de ma création que j'ai quelque chose à dire à quelqu'un. » Gilles Deleuze, « Qu'est-ce que l'acte de création ? » [conférence du 17 mars 1987 à la FEMIS], *L'Abécédaire de Gilles Deleuze* : 3 DVD, éd. Montparnasse, 2004.

43. Julien Blaine dans tous ses états, suite : cf. §9-10 ci-avant (AP n°171). *Bye bye la perf* : non paginé, avec 1 CD [avec É. Brunet] & 1 DVD [collectif] (Al Dante / Nèpe / Adriano Parise, Romainville 2005).

Lamartine, vers 1860, écrivait à propos de Liszt qu'il avait invité à jouer, en mai 1845, à Monceau puis à Saint-Point, devant un public choisi (je souligne) : « La brise seule aurait pu écrire ces *improvisations* vagabondes, échevelées comme la belle tête blonde de l'Hoffmann de la musique. Mais *ce télégraphe électrique de l'oreille qui fixera un jour ces fugitivités de l'inspiration* des Liszt et des Paganini, n'était pas encore inventé ; ces notes *ne se fixaient qu'à l'état d'impressions dans nos âmes*, quand l'artiste improvisait pendant des heures sur le piano du salon, aux clartés éteintes, et que les bouffées des haleines nocturnes des prés emportaient ces mélodies aériennes aux échos étonnés des bois et des eaux. » (*Cours familier de Littérature*, 57^e entretien.)

À peu de temps de là, Émile Goudeau, fondateur et verveux animateur du turbulent club des Hydropathes, de 1878 à 1880 — années des primes vagissements du *phonographe* —, écrivit un jour, à propos de Maurice Rollinat dont les prestations vocales et pianistiques, peu ou prou improvisées, admirées de Léon Bloy et dénigrées par les littérateurs sérieux (les choses ont-elles tant changé ?), comptaient parmi les *must* de cette scène très-ouverte : « Qui n'a fait que le lire, n'a point connu ce merveilleux artiste. »

Entre élégance et radicalité, l'inclassable et festif objet (le terme *multimédia* lui-même s'avérant quelque peu insuffisant pour le désigner) que nous proposons aujourd'hui Julien Blaine et ses éditeurs, apparaît comme une solution actuelle — et riche d'avenir — aux questions que soulevèrent, en leur temps, ces deux auteurs au génie inégal, mais au flair médiologique certain.

Dans le DVD, la pièce hautement jubilatoire qu'il exécute, sobrement intitulée *La lang* et simplement filmée (comme il se doit) en gros plan : « La lang qui sort de ma bouche / La lang qui est hors de ma bouche / La lang qui rentre dans ma bouche [...] Les mots de ma lang [...] L'air de ma cage [...] Les mots de ma cage ! »,

apparaît à près d'un siècle de distance comme l'illustration -- et la légitimation -- immédiate du programme, proposé par Apollinaire en 1917, dans *La Vicloir*« (avant-dernier poème de *Calligrammes*) : «Remuons la langue / Lançons des postillons 1...1 Faites claquer votre langue [...] Tapez-vous sur la joue comme sur un tambour / ~ paroles», etc. Et, par effet rétroactif-- *anachronisme dans* l'acception étymologique de ce terme --, les vers d'Apollinaire apparaissent comme la toute première partition *d'aczion*, au sens des textes d'événement conçus par les artistes Fluxus : au paradoxal croisement, donc, du «conceptuel» et de la «body generated poetry» de Bob Cobbing, auteur justement du diptyque visuel/sonore *Spontaneous appealinair contemprate apollinaire* [4 planches : 1969] / *Appealina-r'* [performance, 5'03 : 2000] : cf. §20 ci-avant (AP n°176). Tout n'est pas dans tout, mais ça se tient ; et ça ne veut pas rien dire : contrairement ce que nous assèment, sans ménagements, les liquidateurs de tout poil, « l'avant-garde n'est pas terminée » (JB, AP n° 185, p.761).

44. Jean-Luc Lavrille : *Hurraman Srriptu*: 50 pp. (Tarabuste 2005); *Équatorze*: 204 pp. (Voixéditions 2006).

Coulhurler d'lang souplement vertetigecanalysée («vers libres») et irrégulièrement cbrisée («laisses»), ou serreries de «sonnets» -- cette forme pré-tendue fixe qui a une longue histoire (disons : de Du Bethy à Jacques Demarcq !) -- de moins en moins confluentes au mot d'Elle mais toujours identifiables comme Tell, chacune générée par un même accrostiche : l'escrithurler tressinghurlière de l'ôteur est une tentitive indéterminément recommenc'est d'Anna Mnèse [Mnèse ?] d'en lalang, scelle qui est d'en soi-même, scelle qui est d'outre-soi, scelle d'en laquelle soi est, même (peu d'être).

4-5. Patrick Beurard-Valdoye : *Le Narré des îles Schwittets* (AI Dante 2006) ; *Rencontres* n°21 : 1 CD seul (Centre d'Art et de Littérature, « Hôtel Beury » 2006).

De trous [tours 71 de mémoi(re), où altrove la théorale des noms perdus -- cette flugue toujours inachèverée --, en troublées de coulcurres aussi linguïèoes qu'insu(lair)es, de plus en plus alluemandes, l'escrithie très-charroyante de l'autre, retraçant le (long) détours indétissu des choses & des mots (un Ponge historien, en somme), delouché, par l'intermédiaire de Mossa : la Meuse -- capsule d'Europ --, jusqu'en l'archipel Schwitters : lieu des exils par excellence (artiste dégénéré jusqu'au bout [émisserre] des lèvres & des ciseaux : toute l'humanité en charpie).

Tout cela, ressaisi — *transmédié* avec la plus grande justesse — dans l'une de ces « tentatives orales » (Ponge, toujours) que le poète fluvial mué en poète scénique (c'est le même et c'est un autre) nomme, pour ce qui le concerne : « recitals ». Présence sensible et justesse *de voix* (pas « de ton ») : il y va d'une *pensée de l'espace sonore* en même temps que de *l'acte profératoire* — rendu, par la-même, jubilatoire (quel que soit, par ailleurs, le contenu, ou le sens, de l'énoncé ainsi profère : fût-il, comme c'est souvent le cas dans cette histoire-là, aux antipodes de toute jubilation...) Pour autant, il ne s'agit ici à proprement parler, ni de « poésie sonore » ou « action », ni de « voix-de-l'écrit », même si incontestablement Patrick Beurard-Valdoye en est un fin connaisseur, et sait en faire son miel : cf. ci-avant §8 (AP n°169).

Le tout — seconde transmédiation —, magnifiquement enregistré et restitué à l'écoute, comme j'ai déjà pu le souligner à propos des CD de Bernard Heidsieck et Christian Prigent, également publiés à l'enseigne de *Rencontres* : cf. ci-avant § 39 (AP n°186). Toute poésie écrite ne se fait pas aussi brillamment scénique ; toute poésie scénique ne franchit pas aussi indemnement la barrière de l'acousmatique : c'est ce qui fait, au-delà de l'intérêt documentaire (la prise *live*), la valeur de cet objet discographique *en tant que tel* — sinon en tant qu'œuvre.

46. On lit, dans *L'Action Française* du 29 août 1918, p.4, ce jugement à la fois si clairvoyant et si peu clairvoyant, et cette jolie coquille : « La *Nouvelle Revue Française* continue l'édition des souvenirs de Marcel Proust, ces livres peu composés, mais si riches de sensibilité nuancée, d'humour, de finesse et de tendre ardeur que *Du côté de chez Sivan [sic]* nous parut une des meilleures œuvres de 1914 ! » (Le *[sic]* est dû à Philip Kolb dans une note de sa *Correspondance de Marcel Proust*, éd. Plon, t.XVII, p.357.) Aucun des nombreux admirateurs et amis de J.S. ne boudera, je pense, cette occasion de lui adresser un mallarméen *Salut !*

Kminchmint. (n° I, janvier 2007) Revue de la Grande Picardie Mentale.

185, rue Gauthier de Rumilly. 80000 Amiens.

« *Aie voilà reparti dans une drMe d'aventure... Ça durera quelques numéros...* » m'~crie chaleureusement Ivar Ch'Vavar. Il est vrai que depuis la disparition du *Jardin Ouvrier*, les rares numéros d'*Enfance*, on avait connu quelques mois de silence : cela ne lui ressemblait pas. Alors paraît *Kminehmint*, au format impressionnant, au sommaire copieux. Comme autour d'une grande table, un jour de banquet : chacun y trouvera son texte, le poème qui rarrêtera un instant, l'objet d'un refus, l'étonnement d'une ligne inattendue... Dans une sorte de jeu des langues, plutôt d'une langue dans ses déclinaisons jardinières, exprimant la sève multiforme de racines communes. Picard, nordiste, gallois, et pourquoi pas sonaï ou haoussa, la Picardie comme un « *espace ber~mire* », où « *se tient l'homme qui éprouve qu'il vit, et qui l'~prouve en écrivant.* » Bienvenue.

Balises. (n° 9- I0) Cahiers de Poétique des Archives & Musée de la Littérature.

2006-2007. Bibliothèque royale de Belgique. Boulevard de l'Empereur, 4.B-1000 Bruxelles. www.aml.cfwb.be

Second volume de « *Dire le mal* » (trois sont prévus) qui mêle, comme le précédent, fictions et réflexions sur le mal aujourd'hui aussi bien que sur les traumatismes les plus anciens de nos sociétés. La plupart des textes abordent la question en la liant à des figures du passé « *pour mieux atteindre la {vmbolique dt l'ordre contemporain}* ». Les aspects mythologiques, politiques, historiques, linguistiques des différentes postures de l'extrême et du banal, caractéristiques de l'expression du mal, sont abordés par vingt-huit contributions de qualité. J'en extrairais en particulier celle qui ouvre le volume : *Fragment pour Antigone*, d'Henry Bauchau. Et deux poèmes, l'un de Marie Etieune, extrait de *Dormam* (Flammarion 2006), *Journal écrit sur un nuage*, et l'autre de Nicole Legros, *S'il vous taire ou Crever tous les silences*.

Po&sie. (n° 119, 1^{er} trimestre 2007) Ed, Belin.

8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06

Comment reprendre la fameuse question de Georges Mounin, « *Avez-vous~ lu*

Char? » un demi-siècle plus tard, en cette année de célébration ? Avec des lectures moins proches de nous, par exemple celle d'Hannah Arendt (commentée par Patrick Hochart) ou celle de Paul Celan à travers son poème *Argumentum e silentio* (1948) dont la proximité avec les *Feuillets d'Hypnos* est patente. Jean-Pierre Lefebvre et Guiseppa Bevilacqua nous invitent à pénétrer l'intimité de Celan traducteur et lecteur de Char. Et je retiens de ce numéro *Crédule* (2), poèmes brefs de François Cornilliat : « *sur le métier / un moment de lenteur / est tout ce qu'on avoue / un moment de lacune / vécu deux fois faute / d'être vécu une* ».

Le nouveau recueil. (n° 82, mars-mai 2007) Editions Champ Vallon.

01420 Seyssel. www.champ-vallon.com

Trois textes m'ont marqué dans ce numéro. *Le su, le tu et le dit*, poèmes de Sylvie Kandé : « *Las ma mie ma mère / feu ce phalène mien : / qu'on verse à terre du vin / pour l'ancêtre qui est né / pour celui qui en rêve revient* ». Dans le dossier « *Ecritures de la pensée* », *Sortir du silence*, de Michel Deguy : « *Si tu ne te dis pas, en même temps que tu reçois les choses, ce que c'est, les tenant à quelque distance par leurs noms et nombres, comme une troupe épelée, tu n'auras pas vu ce qu'il y a ; tu ne vois pas. Il n'y a pas de monde du silence* ». Enfin, *Sonorité de la pensée (exercice de la pensée / expérience du plateau)*, de Pierre-Antoine Villemaine : ce qu'il en est du travail du metteur en scène.

Europe. (n° 935, mars 2007) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

www.europe-revue.info

Consacré pour l'essentiel à Nerval, (notre Hölderlin ?), « *la plus complète expression à la fois du dessaisissement du sujet écrivain et de sa projection mythique* » (Yves Vadé), on découvrira dans ce numéro une trentaine de pages sur Guennadi Aïgui, que Léon Robel nous fit découvrir en 1976 dans un numéro demeuré légendaire de la revue *Change : Aïgui / Spicer*. Depuis, ses poèmes se sont imposés comme l'une des œuvres majeures de notre temps. Sa disparition récente, en février 2006 à Moscou, le rend plus proche de nous encore : « *On commence à la plume – ego sum du noir. La mort achève de / narrer : la lumière* ». Avec les contributions de Jacques Ancet, Claude Mouchard, Pierre Pachet, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Charles Dobzynski, Léon Robel, Michel Deguy et Jacques Roubaud. À noter, enfin, le beau texte d'Ariane Dreyfus, *Une aventure entre soi et le monde*.

Passage d'Encres. (n° 27, février 2007, « *Berlin. Archipel des ponibles* »)
16, rue de Paris. 93230 Romainville.

[www, passagedeneres.org](http://www.passagedeneres.org)

Poursuivant l'art de la rencontre entre les formes graphiques et les écritures, ce numéro interroge la postérité complexe de la chute d'un mur ;% l'origine des contradictions violentes qui donnèrent naissance à notre siècle. Alain Lance et Volker Braun, avec deux textes resserrés, donnent un ton juste à ce geste difficile d'une réévaluation d'un passé proche. Laurence Brun, *Le Parlement des arbres* (1992), présente dix photos de l'un des derniers segments du mur, disparu aujourd'hui. La revue *Herzattacke*, invitée au cur du numéro, témoigne de quelques pratiques actuelles des berlinois. Le dossier graphique de Nil Lachkareff offre une perspective paysagère d'avenir pour Berlin. Et, dans les pages «*hors Berlin*», la première partie d'un important texte de Pierre Drogi, *Du sein de la fiction*, à suivre dans le prochain numéro.

«*Le Cahier du Refuge*». (n° 156, avril 2007)

Centre international de poésie Marseille.

2, rue de la Charité. 13236 Marseille cedex 06.

[,~vw.cipmarseille.com](http://www.cipmarseille.com)

Pour fêter les quinze ans des *Editiom de l'Attente*, lire l'entretien de Franck Pruia et Françoise Valéry avec Jean-Marc Baillieu. Une simple leçon, pour éprouver les passions et difficultés qui accompagnent un tel travail, pour approcher les certitudes mais aussi les audaces qui animent ses acteurs. Il est question de tirage, de choix, d'argent, de diffusion... Dans le sillage admiratif des Waldrop (*Burning deck*), de Kim Roserdiel et Robert Fitterman, et le coup de patte d' Emmanuel Hocquard.

Passage & Co. (n° 9~décembre 2006) Sabine Giinther.

Chemin de la Porte rouge. 13530Trets. www.passage-co.com

Fondée en 1996 à Marseille, l'association *Passage & Co* lète, elle, ses dix ans et poursuit son travail qui consiste à créer des échanges littéraires en faisant voyager langues et poètes. Ainsi, ce numéro restitue-t-il les rencontres de Saorge (Jean-Jacques Boin) et de Genshagen (Dieter Rchwinkel) : huit poètes venus de France, de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche. Publication bilingue donc de Franz Josef Czernin, Thomas Kunst, Christine Pfammatter, Sabine Wang, Sylvie

Durbec, Jean-René Lassalle, Nadine Ribault et Dorothée Volut. « *Par-dessus cul, tête, main, nous la prenant passant, / transportés transposant, mais mot à mot au fait, / presque cavaliers, tenons, dans ces liens éclatants.* » (F.J. Czernin).

if. (n° 29, décembre 2006)

32, rue Estelle. 13006 Marseille. tel/fax : 04.91.80.39.18.

Logo traité en hommage (?) au célèbre journal de *Pif le chien*, ce numéro « *Traduire* » est confié à Hubert Colas : « *Un texte porte des images des sons des rythmes des fantômes et entre les mots un précipice de mots invisibles, c'est cela qui devrait en premier lieu porter le désir de traduire. Et c'est souvent cela qui s'écrit avant que toute traduction n'existe. (...) Les paroles s'envolent les écrits restent. Alors il faut traduire ce qui s'envole.* » D'audacieuses propositions, jouant la fidélité, l'écart, le détournement, l'humour, pour mettre à l'épreuve la plasticité du texte, les étonnements intertextuels, les effets de l'image ou du poème lettriste. Jusqu'au tuilage absolu des langues qui conduit la lecture aux limites de l'impossible (Thomas Braichet et Sophie Nivet). Traduire de sa langue en sa langue, écrire à l'écoute de soi. (Sonia Chiambretto). Sans oublier que « *Toute trahison est une traduction* » (Orion Scohy). À parcourir avec quelques verres d'anis *Cristal*, l'abus de santé étant dangereux pour l'alcool !

Enfin, je tiens à signaler la parution, dans la collection *Poètes d'aujourd'hui-Seghers*, de la lecture que Didier Cahen consacre à **Edmond Jabès**. Un livre important à mes yeux car il réussit, avec une grande probité et sensibilité poétique, à offrir à la fois le parcours d'écriture d'Edmond Jabès et une lecture personnelle de l'œuvre qui ne prend jamais le pas sur le texte ou la lettre même des poèmes, réussissant ainsi la prouesse de les éclairer, dans une proximité et une distance bien pensées : « *Plus que jamais le poème se donne pour ce qu'il est : irremplaçable voie d'accès à l'impensable réalité quand tous les chemins sont à jamais bouchés ; le seul moyen de l'exprimer quand tous les moyens d'expression sont impuissants ou épuisés.* » Une étude pertinente, des notes précises, une bibliographie complète, une anthologie convaincante et sensible. Edmond Jabès : « *Je pense pour ne pas mourir de ma mort mais de la mort de ma pensée. / J'écris pour ne pas mourir de ma mort mais de la mort du livre.* » (*Le Parcours*, 1985).

LE JOURNAL DE JOSEPH JULIEN GUGLIELMI

Mardi 7 novembre 2006

Coucou. Me revoilà. Henri me propose de reprendre ici mon journal...

Bernard Frank est mort. Au resto. Et pendant que je tape ç'a au poste coule en [brce lente *Round abolit midnight*... Nous avons à quelques jours près le *même* ~ge. Je lisais volontiers ses chroniques. Sans l'imiter...

Ces musiques. Un autre tempo lent. Ça vous arrache...

Quelques jours sous le signe de Creeley...

« But man and boy

pass back of me, spin of wheels

murmur of their voices. »

« spin of vowels »

J'ai la réputation de ne pas renvoyer l'ascenseur. Ainsi une amie très proche, furieuse, me jette dehors...

Nuages, au poste... Django f A genius. . .

Carnets de nul retour est sorti chez Dumerchez. Bon accueil...

Bessette. D'une rare densité... Donne aux mots une force ! Lisez !

C'est jazz ! Un tempo toujours carré. Sans ba~ures...

Dans ma boîte, le numéro 31 des Lettres Françaises. nouvelle série, publié avec L'Humanité.

Artaud, Kerouac, Onfmy... Sous la direction de Rlstat... La « voie des mythes »

18 janvier 2007

Hommage aux *flistes de France* au Panthéon. Vous savez ces gens qui pendant l'occupation ont sauvé des milliers d'enfants juifs de la déportation... Yad Vashem... Et le souvenir de l'~toile jaune... Et le Chambon sur Lignon. Ce village de l'espérance... Et...

25février 2007

La culture n'existe pas. U n'y a que des souvenirs... 7 heures... Je regarde des sceaux chinois... Et rêve... Ça m'arrive ! Le rêve de Sarkozy, être un écrivain à succès...

Mardi 20J~vrier 2007

Pas étonnant. Déjà passiste quant à la chanson se tait raciste pour l'Afrique. On y boise trop... Et échange Solutré pour la place Beauvau. Devinez qui ?

En ces jours où l'on reparle de Papon. Décès oblige. Je ne peux m'empêcher de repenser aux *Justes*. Papon que Le Pen dédouane, évidemment...

Mais pourquoi s'acharner ?

L'antisémitisme comme tous les racismes fait partie de notre héritage.

J'y ajouterai l'homophobie et vous renverrai au livre de Derrida et Roudinesco, *De quoi demain...* Au chapitre *De l'antisémitisme à venir...*

Lundi 26 février

L'après-m se traîne... À Ivry... Radio jazz, café... Livres...

Mardi 27 février

merde du cœur

miction de l'âme

Je note ces mots au réveil...

5 heures... Capuccino... Terminé... Terminé un poème pour la jeune revue GPU à Marseille. *Maille à partir* avec quatre collages...

Avec M. et F. nous parlons de ce qu'on appelait autrefois l'adultère... L'adultère. Un remue ménage, dis-je...

Très, très Antonin Artaud (BNF). Photo de couverture extraordinaire, Artaud le plus beau ! Et les dessins, les manuscrits ! Les autoportraits ! J'ai l'air con avec mes points d'interrogation !

« Un visage comme un emblème, comme un symbole et comme la vérité d'un siècle de visages transis et privés de vision du monde : des visages exposés à l'immonde et réduits à l'acuité sévère et désolée de leurs regards. »

(Jean-Luc Nancy)

... « regards zappés

se branlant devant le con cul

défoncé » ai-je écrit dans un poème récent...

Jeudi 29 février

Lectures publiques en vue : St Arnould en Yvelines, Vitry, Rennes

J'ai tout fait pour être célèbre ! Résultat ! Hi ! Hi !

Mais y a-t-il encore des poètes célèbres ? Bonnefoy, Roubaud ? Mais qui les connaît ? Demandez à votre boulangère ?

1 heure. J'arrête. Je vais finir de lire le cahier *Livres de Libé*. Pas un mot sur la poésie bien sûr... Carrère. Pour son livre, *Un roman russe* ? Truman Capote, Capote. J'ai mis un accent aigu en pensant à la prononciation US...

William James, « un effarant génie » (Deleuze)

Manger un morceau avant de sortir. Je suis à Ivry. Regarder mon feuilleton favori *Les feux de l'amour*. Mais j'aime bien aussi *Plus belle la vie* qui se passe à Marseille...

h~téressante mise au point de François Wahl « La fin de l'exception juive » (Libé) : « Il n'y a pas d'absolu. S'agissant des individu.~ chacun est un et doit être compté comme *un*. »

François Wahl qui, en 1967, au Seuil, accueillait mon poème, *Aube* avec Jean Cayrol et Claude Durand... Ave...

Dimanche 4 mars

Brunch chez Carojine Gautier. Rue Laferrière. La rue où est né Mallarmé... Et même pas une plaque !

Je retrouve un carnet Freud avec plein rie citations... Intitulé *carnet de rêves*... Je l'avals commencé à Copenhague à l'hôtel Ibsens en 2004 ET VITE ABANDONNÉ ! Oublié de changer les capitales !

Noté un téléphone 34083... la suite est effacée, Lina Calvo ?

Saturday october the 2nd 2006

J'avais noté :

L'usage de l'auto et de l'avion peut être considéré comme une maladie de l'~me. (Paul Whitham)

Page suivante. Un titre *Procrastination*

A[one in the night

alone but full of « bad » ideas

reaping off

the interest of sorrow

and tears with visible tears

after

jerking off

like nothing and nothing

while he hopes she would give him

plea

sure

Quatre heures...

Copenhague. Tombait une lumière type Novgorod avec course de filles fe~ues et flic à moustaches...

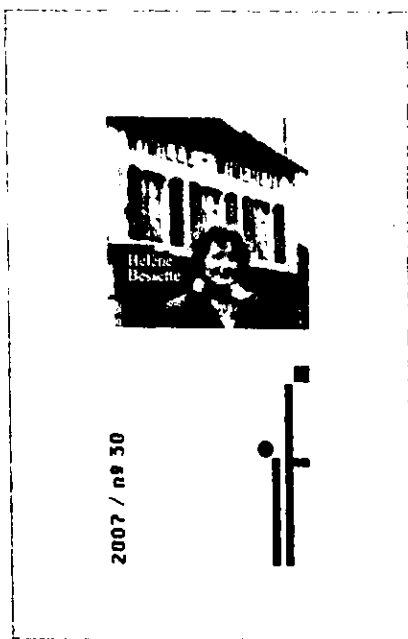
La plus proche évoquant zézette épilée
et fellation rendue plus perfo par le double click...
Et neige comme du 29 décembre una volta
avec cloches et lamentations bibliques et travail
avec des mots
des manques à l'âme noctifère

14 mars, mercredi

J'aime laisser paresse aller mon esprit dans tous les sens...
Jusqu'à atteindre une espèce d'éccœurement diffus...
Une espèce de bouillon vague de mots que je m'empresse d'oublier... Peut-être finirai-je ainsi. À marmoner des termes en diverses langues. Certaines inventées... En allemand on dit *in den Bart murmeln*...
Huit heures. Panne sèche ; je relis des notes de Copenhague... Sans grand intérêt... But the journey was great... and so friendly!

Jeudi 15 mars

Dans pleasure, il y a *plea*, excuse et *sure*...
Je lis Quœlet, l'Ecclésiaste... Un gant de crin !



LIRE

- Aragon, *Oeuvres poétiques complètes, vol. I et 2, La Pléiade*, Gallimard
Liliane Giraudon, *Mes bien-aimé(e)s*, Inventaire/Invention
Jacques Bouveresse, *Peut-on ne pas croire ?*, Agone
~therTellermann, *Terre exaae*, Flammarion
Jean-Baptiste Para, *Pierre Reverdy*, Culturesfrance
Rosmarie/Keith Waldrop, *light tmvels*, l'Attente
Marcel Migozzi, *A qui le corps ?*, Tarabuste
Ménaché, *Ellis tlandç Dreams*, Les Carnets
Pierre Alferi/Jacques Julien, *Famndole*, La Maréchaledrie
L.L. de Mars» *Une traversée des Chants de Ma]doror*, 6 Pieds sous terre
Stephen Romer, *Tribut*, Le temps qu'il fait
Marcei Cohen, *Faits II*, Gallimard
Sonia Chiambretto, *12 s urs slovaques*, Inventaire/invention
Laurent Greilsamer/PaulVeyne, René *Char*, cuhuresfrance
Li He, *Poèmes, connaissance de l'Orient*, Gallimard
Hwang Ji-u, *De l'hit~r-de-l'urbre ou prtntemps-de-l'arbre*, WiUiam Blake & Co
Jean-Luc Sarré, *La port des anges*, La Dogana
Alexis Pelletier, *Résonance*, Christophe Chomant
René Char, *Lettera amorosa*, Gallimard
Alexis Pelletier, *Mlash ou encore*, Tarabuste
Tahar ben Jelloun, *Le disours du chameau*, Poésie/Gallimard
Jean Portante, *Le travail du poumon*, Castor Astral
GuyViarre, *Tautologie une & autres textes*, Flammarion
Mohammed Dib, *Poésies I*, La Difflérence
Henry James, *Le Sens du passJ*, Minos/La différence
Tout est chemin, anthologie des poètes du Bengale, LeTemps des Cerises
Didier Cahen, *EdmondJabès, Poètcs d'aujourd'hui*, Seghers
René Char, *Poèmer~ en archipel*, anthologie, Folio/Gallimard
Patrick Besnier, *AlfredJarry*, Culturesfrance
Jacques Gaucheron, *~pigrammes*, Le temps des Cerises
P.N.A. Handschin, *La Musique*, Inventaire/Invention

Action Poétique

Abonnement

Redaction _____
36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
actionpoetique@free.fr

Publié avec le concours du
Centre National du Livre &
Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef // Henri Deluy

Comité de rédaction _____
Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe,
Yves Boudier, Bruno Cany,
Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo,
Isabelle Garron, Liliane Giraudon,
Eric Houser, Alain Lance, Christophe
Marchand-Kiss, Florence Pazzotta,
Pascale Petit, Véronique Pittolo,
Eric Suchère, Bernard Vargatig,
Jean-Jacques Viton

Secrétariat général // Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction // Nelly Picot

Conception graphique // crumbleshop®

Diffusion _____
Les Belles Lettres
Pour les numéros précédents
le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés.

Gérant responsable // Henri Deluy

Dépôt légal : mai 2007
ISBN : 978-2-85463-175-3
ISSN : 0395-0018
Commission paritaire CPPAP :
0248 K 45328

Imprimerie _____
Dumas-Titoulet Imprimeurs
14, rue du Plateau des Glières
42004 Saint-Etienne Cedex 1 - BP177
N° d'imprimeur : 45576

Nom

Prénom

Adresse

.....

.....

.....

1 an

2 ans

(4 n°)

(8 n°)

France 42 euros 84 euros

Etranger 60 euros 120 euros

La revue ne peut accepter les chèques libellés en
devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de :

.....

Action Poétique

36, rue de Raspail

94 200 Ivry-sur-Seine

C.C.P 4294 55E Paris

**crumble
shop**

Atelier graphique
www.crumbleshop.com
04 77 37 01 42



de toute manière. locution (de l'anc franc. manier)

" qu'il prenne garde celui qui ne participe pas
à la lutte, car il partagera de toute manière
la défaite " Bertolt Brecht

-,0_.h

La Chine ne manque pas de rochers, ni de sable, les calanques ne manquent pas, ni les eaux salées ; du golfe de Pohai, non loin de Pékin, au golfe du Tonkin, en passant par le détroit de Formose, elle est baignée par la Mer Jaune, puis par la Mer de Chine Orientale, puis par la Mer de Chine Méridionale, avec, au large, l'Océan Pacifique ; ce sont ainsi des milliers de kilomètres de zones côtières, quelquefois profondes, et des millions d'amateurs de poissons !

Les recettes – souvent régionales et souvent venues du sud du pays – traitent le poisson à l'aigre doux, ou en compote, à la sauce soja, au lait, en filaments sautés aux cinq couleurs, ou sautés en dés, ou frits en lamelles, à l'ail, à la vapeur, ou aux œufs ; les crevettes, souvent géantes, sont accomodées à la braise, au poulet, à la sauce soja, à l'alcool, découpées en longueur, sautées ou frites, ou dans la fondue aux trois fraîcheurs, avec holothuries, chair de poulet, vermicelle...

Les soupes, quant à elles, de poissons ou de produits de la mer, sont nombreuses (le potage aux ailerons de requins, lui, se fait rare, une exception, sans parler des bouillons de tortues), ce sont les soupes de coquillages ou de crevettes qui s'imposent, le plus souvent : soupe aux moules et au tofu, avec champignons parfumés secs, gingembre frais, ou soupe d'abalones à la sauce d'huitres (à partir de morceaux d'huitres séchés et fermentés, ou à partir d'huitres cuites dans une sauce soja et saumure), ou soupe de crevettes géantes à la courge, aux algues, ou encore soupe de coquilles Saint-Jacques aux blancs d'œufs, pour ne citer que quelques préparations.

Jamais seuls !

Les poissons, ou les crustacés, ou les coquillages, ne sont jamais seuls dans la composition des soupes : ils sont accompagnés de poulet, ou de canard, ou des deux, voire de jambon ou d'un autre morceau de porc, et les

végétaux, notamment les champignons, sont présents, et les légumes, notamment les choux (dans la cuisine française le chou se décline, dans la cuisine chinoise il se conjugue).

Nous connaissons le chou plat de Shangāi, le *Choi sum*, le *Gaot choi*, nous connaissons le *Pé-tsaï*, sorte de laitue romaine reserrée, nous connaissons surtout le *Pak-choï*, blanc à grosses tiges épaisses, qui se consomme défait en fines lanières avec poissons, coquillages, ou crustacés (mais aussi avec des viandes diverses).

La soupe claire

Une recette traditionnelle, extrêmement savoureuse, au bouquet subtil, qu'il convient d'aller recueillir au fond du bol, d'une cuillère légère : la soupe claire au bouillon délicieux (le bouillon délicieux, le *Gaotang*, un assaisonnement d'usage courant : eau froide pour commencer puis bouillon à partir d'os de poulet et de canard, jambon, gingembre), avec crevettes géantes émincées et *Pak-choï*, donc.

Mettre un cœur de ce chou (300 gr.) en lanières fines, ébouillanté, égoutté, les crevettes lavées, découpées (400 gr.), un petit morceau de jambon (entre 50 et 100 gr.), également en fines lanières, 2 gros champignons parfumés séchés défaits et le *Gaotang* (500 gr. ou plus) dans une grande casserole, avec un peu de sel (à convenance, les Chinois, amateurs d'une cuisine à la fois aigre, salée, amère et douce, salent très peu). Porter à ébullition vive, écumer.

Quand le chou est cuit, et c'est rapide ! (les aliments sont toujours découpés ou fendus en petits morceaux ou en allumettes, comme fractionnés, la cuisson toujours rapide ; rareté du combustibe, disait-on), on peut se servir avec un rien de graisse de poulet tiède, et manger lentement : c'est la fin du repas !

Et ne pas oublier de bavarder, ni de tendre l'oreille aux bavardages des autres.

